



MILLON¹⁸₁₉₇₄

La Voix des Femmes

—
Jeudi 23 novembre 2023

Hôtel Drouot, Paris
—

Expert Maxime CHARRON



La Voix des Femmes

Jeudi 23 novembre 2024

Paris

Hôtel Drouot, salle 9

18h30

Expositions Publiques

Mercredi 22 novembre de 11h à 18h

Jeudi 23 novembre de 11h à 16h

Intégralité des lots sur [millon.com](https://www.millon.com)

Souvenirs Historiques



Alexandre MILLON | 
Commissaire-priseur
Président Groupe MILLON



Mariam VARSIMASHVILI
Responsable
du département
sh@millon.com
01 40 22 66 33

Nos bureaux permanents d'estimation
MARSEILLE · LYON · BORDEAUX · STRASBOURG · LILLE · NANTES · RENNES · DEUVILLE
BARCELONE · MILAN · SPA · WATERLOO · LAUSANNE

LES COMMISSAIRES-PRISEURS |

Enora ALIX
Isabelle BOUDOT de LA MOTTE
Delphine CHEUVREUX-MISSOFFE
Cécile DUPUIS
George GAUTHIER

Mayeul de LA HAMAYDE
Guillaume LATOUR
Quentin MADON
Nathalie MANGEOT
Alexandre MILLON

Juliette MOREL
Paul-Marie MUSNIER
Cécile SIMON-L'ÉPÉE
Lucas TAVEL
Paul-Antoine VERGEAU

COMMUNICATION VISUELLE - MÉDIAS - PRESSE

Patricia LEVY
Relation Presse
plevy@millon.com

François LATCHER
Pôle Communication
communication@millon.com

STANDARD GÉNÉRAL Thalie PEREZ + 33 (0)1 47 26 95 34 standard@millon.com

Les Experts



Maxime CHARRON
5 rue Auber
75009 Paris
expert@maxime-charron.com
06 50 00 65 51

Nous remercions Mesdemoiselles
Maroussia Tarassov-Vieillefon, Madeleine Chevallier
et Angelica Fourmy pour leur contribution
au catalogue.



Sommaire

Influenceuses de leur temps	p. 4
- Buste en bronze figurant Madame élisabeth, soeur de Louis XVI	p. 6
- Salomon-Guillaume Counis (1785-1859)	p. 8
- Portrait de Madame de Staël d'après Gérard	p. 10
- Portrait de la Duchesse de Broglie d'après Gérard	p. 12
- Manuscrit musical de la bibliothèque de Caroline Murat, Reine de Naples	p. 14
- Une rare miniature d'Elisa Bonaparte donnée par la mère de Napoléon	p. 16
- Le carnet personnel de la reine Hortense de Beauharnais (1783-1837) ...	p. 18
- Album manuscrit de la Maison Impériale d'Ecouen	p. 20
- Rare ouvrage de la bibliothèque d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie	p. 22
- Un rare portrait de la reine Caroline de Naples	p. 24
- Une miniature de jeune fille par François Huet-Villiers	p. 28
- Un portrait de femme romantique	p. 30
Femmes en scène	p. 32
- Portrait d'une cantatrice par Langlois	p. 34
- Un portrait d'une harpiste par Georges Devillers	p. 36
- Sophie Gail, la compositrice et Sophie Gay, la salonnière : Deux tasses qui témoignent d'une amitié artistique	p. 38
Femmes à leurs pinceaux	p. 42
- Un pastel par Suzanne Caron	p. 44
- Deux pastels par Marie-Geneviève Favart (c.1760-1830)	p. 46
- Autoportrait d'une miniaturiste	p. 48
- Étienne-Charles Le Guay	p. 50
- Un rare portrait de Marie-Victoire Jaquotot par Le Guay	p. 52
- Un portrait présumé de Marie-Victoire Jaquotot	p. 54
- Une nature morte aux fleurs par Euphémie David	p. 56
- Une boîte d'allumettes Bauhaus par Marianne Brandt	p. 58

DROUOT.com

 Live

 THE ART LOSS REGISTER™
www.artloss.com

Rapports de condition / Ordre d'achat
Visites privées sur rendez-vous (à l'étude ou en visio)

sh@millon.com
T +33 (0)1 40 22 66 33

Condition report, absentee bids, telephone line request

Confrontation à la base de données du Art Loss Register des lots dont l'estimation haute est égale ou supérieure à 4000 €.

Certains lots de la vente sont des biens sur lesquels Millon ou ses collaborateurs ont un droit de propriété sur tout ou partie du lot ou possède un intérêt équivalent à un droit de propriété.

Nos Maisons

BRUXELLES · PARIS · NICE

Influenceuses de leur temps

Au fil des siècles, de nombreuses femmes ont contribué à améliorer la place de leurs congénères, par leur influence, leurs pensées ou leurs actions. Plusieurs des femmes représentées à travers nos œuvres ont marqué l'Histoire et participé à l'émancipation féminine.

Premier socle de cette émancipation : l'éducation des jeunes filles. Parmi les grandes éducatrices, Henriette Campan s'est distinguée. D'abord au service des filles de Louis XV et de Marie-Antoinette, elle s'occupera par la suite de jeunes filles de toutes conditions sociales dans la Maison de la Légion d'honneur d'Ecouen fondée par Napoléon afin que les filles de soldats et de militaires bénéficient d'une éducation sérieuse et complète. Farouchement convaincue que l'éducation concourt à former des femmes honnêtes, Madame Campan s'inspirera du parcours académique des garçons pour offrir aux filles une instruction leur permettant d'avoir une existence digne indépendante.

Cette élévation intellectuelle s'est également réalisée grâce aux femmes qui tenaient salon du XVII^e au XIX^e siècle. Longtemps exclues du monde académique et des institutions politiques, c'est à travers les salons que les femmes peuvent affirmer un rôle culturel, social voir politique. L'écrivaine Madame de Staël, dont le salon restera célèbre, s'est par exemple livrée à une guerre d'influence avec Napoléon I^{er}. S'interrogeant sur les notions de liberté et de la condition féminine, elle fait de son salon un nid d'opposants au futur empereur qui ne partage pas du tout ses idéaux. En 1803, face au danger politique qu'elle représente, Bonaparte l'interdit de séjour sur le sol français et elle est contrainte de se réfugier en Suisse.

De nombreuses femmes ont également influencé leur temps grâce au rôle politique qu'elles ont joué et à l'image qu'elles ont laissée. C'est le cas par exemple de la reine Caroline, muse et grande mécène dont l'histoire retient son rôle dans l'essor des arts de son temps. Ou encore l'Impératrice Eugénie, qui encouragera les femmes peintre notamment en décernant la première Légion d'honneur à une femme artiste : Rosa Bonheur.

Tout aussi importantes que celles qui sont demeurées célèbres, les anonymes, celles que la mémoire a oubliées ou dont l'influence n'a jamais été reconnue, l'art en a laissé une trace.



Buste en bronze figurant Madame Elisabeth, soeur de Louis XVI

25

Buste en bronze à patine brun foncé, représentant la princesse Élisabeth-Philippe de France (1764-1794), dite Madame Elisabeth, la tête tournée vers la droite. Fonte du XIX^e siècle, d'après un anonyme du XVIII^e siècle. H. 82 x L. 47 cm.

Oeuvre en rapport

Buste en marbre de Madame Elisabeth, identifié autrefois comme représentant Madame Clotilde de France, H. 80 cm (mêmes dimensions), conservé au Château de Versailles (inv. MV 2126 et LP 364). Acheté par le roi Louis-Philippe en 1834 avec trois autres bustes pour les Galeries Historiques de Versailles.

Littérature

Catalogue, Musée national du château de Versailles. Les sculptures. I-Le musée. RMN, 1993, cat. 642 (voir ill.1).

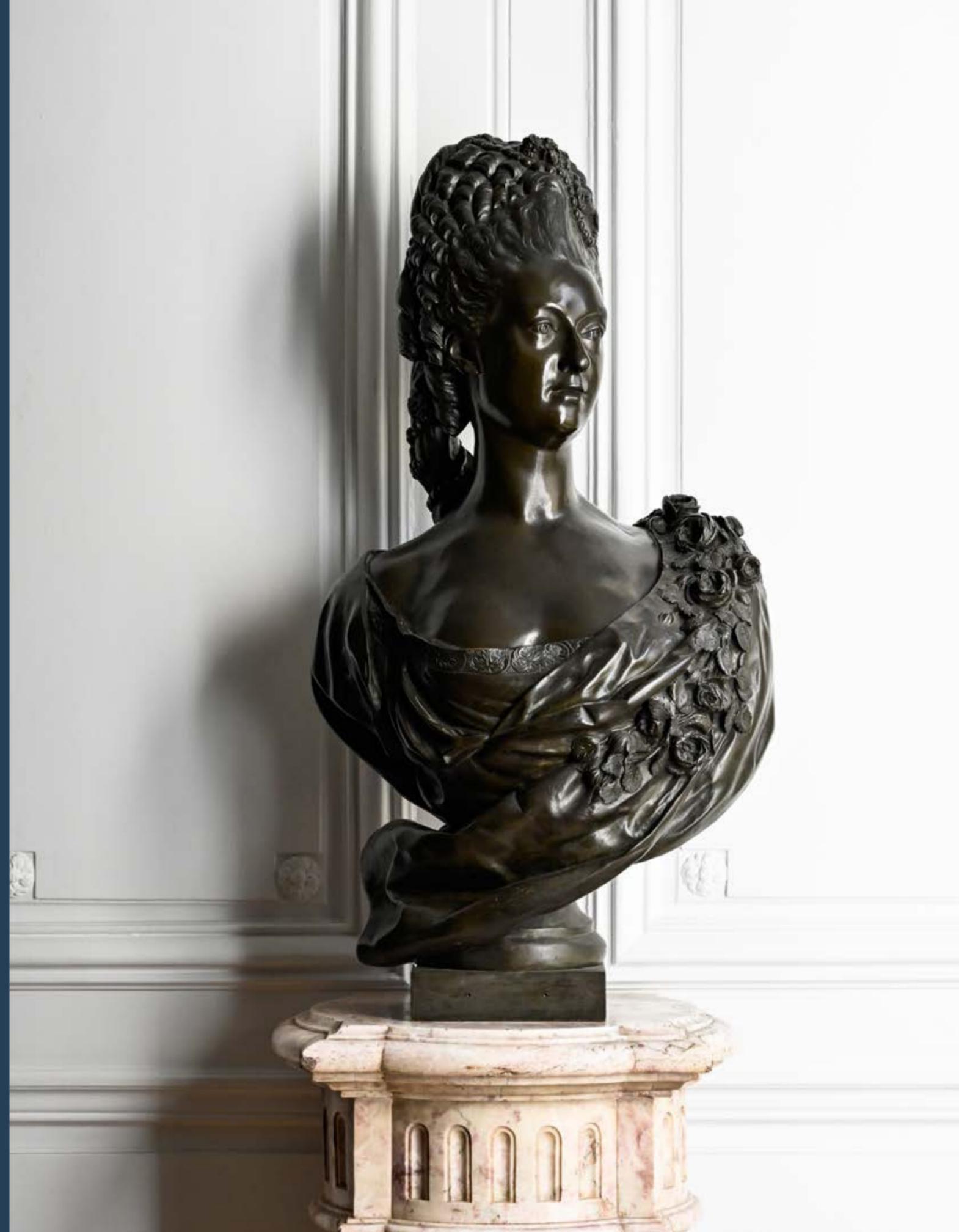
Historique

Élisabeth Philippe Marie Hélène de France, née le 3 mai 1764 à Versailles et morte guillotinée le 10 mai 1794 à Paris, est le huitième et dernier enfant du dauphin Louis et de Marie-Josèphe de Saxe. Sœur du roi Louis XVI, elle lui apporta un soutien indéfectible durant la Révolution française. Emprisonnée avec la famille royale en 1792 et appelée à comparaître devant le Tribunal révolutionnaire sous la Terreur, elle fut condamnée à mort et exécutée. Le processus en vue de sa béatification est en cours.

2 000/3 000 €



Illustration 1



Salomon-Guillaume Counis (1785-1859)

Né à Genève, Salomon-Guillaume Counis provient d'une famille d'artisans : son père, Jean-Michel Favre, est un graveur originaire de Thuringe, et devint bourgeois de Genève en 1791 ; son frère Michel Counis est également graveur et Jean Antoine Maystre-Rey, son beau-frère, peintre sur émail réputé. Installé à Paris à partir de 1806, Counis est élève de Girodet. On lui devra à ce titre une belle reproduction de La Galatée, exposée au Salon de 1822.

Avant de peindre les portraits de Louis XVIII et de la famille royale, Counis fut le peintre particulier d'Elisa, sœur de Napoléon Bonaparte, Grande-duchesse de Toscane. Il fut chargé, en tant que peintre émailleur de la Cour, de reproduire plusieurs portraits des membres de la famille Napoléon, peints à Florence entre 1810 et 1814. Counis expose pour la première fois au Salon à Paris en 1810. Il présente plusieurs portraits peints sur émail et obtient au Salon de 1812 une première médaille pour le portrait de Jérôme Bonaparte Roi de Westphalie (1784-1860), d'après François Gérard (1770-1837). Revenu s'installer à Paris en 1815, Counis obtient une seconde médaille d'or au Salon de 1817 pour un émail de grande dimension représentant le Comte Louis de Forbin (1777-1841), directeur général des musées royaux, d'après Jean-Baptiste Paulin-Guérin (1783-1855).

Au Salon de 1819, l'artiste expose les portraits de Sa Majesté le roi Louis XVIII, d'après celui de Paulin Guérin, de Madame de Staël d'après Gérard, de M. Trioson d'après Girodet et une tête de Christ du tableau d'après le "Portement de croix" de Raphaël. Selon Charles Gabet, l'artiste reçoit un compliment du roi Louis XVIII pour son portrait, "(Sa Majesté) daigna dire à M. Counis qu'elle reconnaissait en lui un second Petitot, et qu'elle s'occuperait d'utiliser son beau talent" (Nouvelles archives de l'Art français, publication de la Société de l'Histoire de l'Art français, Paris, 1880-1881). On connaît également d'autres portraits d'époque Restauration comme ceux du Duc de Berry et de la Duchesse de Berry dans son costume de veuve, « exécutés d'après les intentions de la princesse ». Il exposera à nouveau aux Salons de 1822, 1824 et 1827.

Œuvres présentes dans les collections publiques

- Galerie des Offices, Florence : Portrait 'La belle Grecque', Pauline Bonaparte, Princesse Borghese, 1810.
- Département des Arts graphiques, musée du Louvre, Paris : Portraits de Marie-Anne Elisa Bonaparte et sa fille Napoléone Elisa Bacciochi, 1813.
- Musée des arts décoratifs et du design, Bordeaux : Broche ovale au portrait de la duchesse de Berry en veuve peint en miniature, 1820.
- Musée d'art et d'histoire, Genève : D'après Raphaël : Christ en croix, 1827.
- Musée de la Maison Bonaparte, Ajaccio : D'après Nicolas-François Dun, Portrait de la reine Caroline Murat.



Portrait de Madame de Staël d'après Gérard

26

Salomon-Guillaume COUNIS (1785-1859)

Portrait de Madame de Staël (1766-1817), d'après François GÉRARD, 1818.

Miniature ovale peinte sur émail, signée Counis en bas à gauche, inscriptions au dos sur le contre-émail :

"Me la Bne de Staël, Counis fx d'après Gérard, 1818".

H. 8 x L. 6,7 cm.

Dans un beau cadre rectangulaire en bronze doré à suspendre, à décor de palmettes.

H. 12,2 x L. 11 cm.

Historique

Anne-Louise-Germaine de Staël (1766-1817), fille du banquier Jacques Necker, ministre des Finances de Louis XVI, est née à Paris dans une famille aisée de la bourgeoisie suisse. Elle reçoit une éducation soignée mêlant esprit des lumières et calvinisme tolérant, conversant dans le salon de sa mère, Suzanne Necker, avec les encyclopédistes, philosophes et écrivains. Elle épouse le baron de Staël en 1786, alors ambassadeur du roi de Suède en France, union qui s'avérera mal assortie : femme de lettres, habitée comme tant d'autres de sa génération par "la rage d'écrire" (selon les mots de Georges Duby), son salon littéraire devient un centre de la vie parisienne. Son roman *Corinne* publié en 1807 va fournir à bien des femmes de nouveaux modèles d'identité, l'héroïne étant tout à la fois "improvisatrice, musicienne, peintre et femme charmante" (*Mémoire de Madame de Staël : Dix années d'exil*, 1818). Germaine de Staël, qui n'est pas soumise à une dépendance économique, voyage à travers l'Europe, s'affranchissant des préjugés et affirmant une certaine autonomie. Napoléon se méfiait toujours de cette femme indépendante et passionnée par la vie intellectuelle de son temps.

Son portrait par le Baron Gérard, qui sert de modèle à la miniature sur émail exécutée par Counis en 1818, est supposé être achevé en 1810 et pourtant, il est difficile d'affirmer que Madame de Staël a posé pour sa réalisation. En effet, en 1810 elle est déjà exilée depuis sept ans hors de Paris, sur ordre du Premier Consul, s'étant opposée à lui pendant son ascension. Devenu Empereur, Napoléon n'a de cesse de la faire surveiller. Elle demeure à Coppet, dans le domaine familial suisse où elle reçoit de nombreux visiteurs hostiles à l'Empire, mais effectue également de nombreux voyages en Allemagne en 1803, en Italie en 1805 ou encore à Vienne en 1807. Son exil prend fin après la chute de l'Empire et elle rentre à Paris en 1816, ce qui fera dire à Alphonse Lamartine : "Le canon de Waterloo foudroyait d'un dernier coup la fortune de Napoléon et rendait l'air libre à Madame de Staël" (*Souvenirs et portraits*, Tome 1, Paris, 1871). Elle y décède en 1817.

Selon l'écrivain suisse Edouard Rod, Gérard aurait exécuté le portrait de Madame de Staël quelque temps après la mort de la baronne d'après des documents. La figure jeune de la baronne peinte par Gérard laisse à penser que le peintre a réalisé ce portrait à partir d'esquisses du début du XIX^e siècle, à l'époque où elle écrivit le plus célèbre de ses romans, *Corinne*. Elle est coiffée d'un turban orientalisant, dont la mode est venue de Grande-Bretagne, son pays d'adoption, mode qui se répand dans les années 1790-1820. Cet accessoire est très couramment associé à la figure de la baronne de Staël. Le portrait est saisissant de justesse et de vérité, ce chef-d'œuvre de Gérard participe à la célébrité de Madame de Staël tout autant que ses écrits.

Le cadrage resserré sur le buste de la romancière de la miniature sur émail par Counis renforce la présence psychologique du modèle à la vie intense, dont le visage en pleine lumière se détache sublimement du fond sombre. Le regard de la baronne avec "de grands yeux noirs et humides qui ruisselaient de flamme et de beauté" (A. Lamartine, *Souvenirs et portraits*) est brillant et vif à l'image de cette femme de passion à la vie intérieure riche. Nous retrouvons fidèlement reproduits les détails du portrait de Gérard, comme la bouche sensuelle, légèrement entrouverte, les traits vigoureux du visage, la fine représentation du camée et les plis de la célèbre coiffe. Les couleurs sont exceptionnellement éclatantes, à l'instar du portrait du baron Gérard. La peinture vitrifiée étant inaltérable au soleil et à l'humidité, elle conserve toute sa brillance pour la postérité et constitue ainsi un témoin fidèle de l'état originel de l'huile sur toile à laquelle elle se rapporte.

Littérature

- Germaine de Staël-Holstein : *Mémoire de Madame de Staël : Dix années d'exil*, publication posthume, 1818.
- Charles Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'École française au XIX^e siècle*, Paris, 1831.
- Louis Dussieux, *Recherche sur l'histoire de la peinture sur émail dans les temps anciens et modernes et spécialement en France*, Paris, 1841.
- *Dictionnaire de la conversation et de la lecture. Inventaire raisonné des notions générales les plus indispensables à tous par une société de savants et de gens de lettres. Seconde Édition, tome 8*, Paris, 1861.
- Alphonse de Lamartine (1790-1869), *Souvenirs et portraits*, Tome 1, Paris, 1871.
- *Nouvelles archives de l'Art français, Recueil de documents inédits publiés par la Société de l'Histoire de l'Art français. Deuxième série, tome II (8e volume de la collection)*, Paris, 1880-1881.
- Frédéric Auguste Antoine Goupil, *Manuel vulgarisateur universel des connaissances artistiques*, Paris, 1898.
- Edouard Rod (1857-1910), "Les souvenirs du château de Coppet" (2e article), *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} janvier 1905, Tome XXXIII.
- Ernest Naef, Salomon-Guillaume Counis, 1785-1859, peintre de S.A.I. la Grande-duchesse de Toscane, Lausanne, 1935.
- Georges Duby, Michel Perrot, *Histoire des femmes en Occident, le XIX^e siècle*, Perrin, 2002.

3 000/5 000 €



François Gérard (1770-1837)
Portrait de Madame de Staël
Huile sur toile
Collection du château de Coppet, Suisse

“ Il faut que l'existence parte de soi (...) et que, sans jamais être le centre, on soit toujours la force impulsive de sa propre destinée.”

Mme de Staël, *De l'influence des passions* (1796).



Portrait de la Duchesse de Broglie d'après Gérard

27

Salomon-Guillaume COUNIS (1785-1859)

Portrait d'Albertine de Staël (1797-1838), duchesse de Broglie, d'après François GÉRARD, 1824. Miniature ovale peinte sur émail, signée et datée en bas à gauche "Counis, 1824", inscriptions au dos, sur le contre-émail : "Madame la Duchesse de Broglie (d'après Gérard), 1824". H. 8 x L. 6,7 cm. Dans un beau cadre rectangulaire en bronze doré à suspendre, à décor de palmettes. H. 12,2 x L. 11 cm.

Historique

Albertine de Staël est la fille unique de Madame de Staël et l'épouse de Victor de Broglie (1785-1870), duc et pair de France. Femme d'une grande intelligence, formée aux lettres, elle seconde fort habilement son époux dans sa carrière politique. Adeptes convaincus du "réveil protestant", elle fonde l'Association biblique des dames de Paris. Mère de quatre enfants, elle décède à l'âge de 41 ans, au château de Broglie dans l'Eure.

Le château de Broglie, toujours propriété de la famille, est restauré vers 1820 par Victor de Broglie et abrite une collection de soixante mille volumes dont les livres de madame de Staël venus de Coppet. Une réplique du portrait de Madame de Staël par Gérard y est conservée ainsi que le portrait d'Albertine de Staël par Gérard qui a servi de modèle à la miniature de Counis. En 1965 il était accroché dans la chambre du prince Jean.

La miniature de Counis sur émail reprend le cadrage en buste du portrait de Gérard tout en l'adaptant à un format ovale. Le dossier sur lequel la duchesse est assise a disparu, remplacé par un fond neutre foncé qui fait ressortir le teint diaphane de la jeune duchesse. La beauté d'Albertine de Staël était réputée, aussi la comtesse de Boigne, dans ses Mémoires, dit à son sujet : "Malgré des cheveux d'une couleur hasardée et quelques taches de rousseur, Albertine de Staël était une des plus ravissantes personnes que je n'ai jamais rencontrées, et sa figure avait quelque chose d'angélique, de pur et d'idéal que je n'ai vu qu'à elle. Sa mère en était heureuse et fière », tandis qu'Alphonse de Lamartine, qui a eu la chance de la rencontrer peu de temps après la mort de sa mère, parle "d'une beauté pour ainsi dire immatérielle (...). Elle avait une de ces beautés religieuses dont le vrai cadre est un sanctuaire ; toutes les pensées qui traversaient ses beaux yeux semblaient venir directement du ciel, et s'adoucir seulement en regardant les choses d'ici-bas pour ne pas les consumer et les pulvériser du regard. Son âme, en effet, habitait les tabernacles d'en haut : c'était la mère de famille telle que Raphaël aurait pu la peindre, si la Vierge avait eu d'autres enfants qu'un Dieu !".

En 1845, dans "Voyage en Italie", l'écrivain Gustave Flaubert quant à lui pondère cet émerveillement : "sa fille [de Mme de Staël] Mme de Broglie. Un abîme entre ces deux femmes : c'est l'artiste d'un côté, et de l'autre la femme comme il faut, la femme honnête dans toute l'étroitesse de ses moyens physiques et moraux."

Les collections du château de Coppet conservent un autre rare portrait d'Albertine de Staël, peint par Ary Scheffer (1795-1858).

Littérature

- Alphonse de Lamartine, "Cantique sur la mort de la duchesse de Broglie", Recueils poétiques, Paris, 1839.

- Alphonse de Lamartine (1790-1869), Souvenirs et portraits, Tome 1, Paris, 1871.

- Boigne, Éléonore-Adèle d'Osmond (1781-1866 ; comtesse de), Récits d'une tante : Mémoires de la comtesse de Boigne née d'Osmond. T.1/ publié intégralement d'après le manuscrit original, Paris, Emile-Paul Frères éditeurs, 1921.

- Connaissance des Arts, n° 164, octobre 1965.

3 000/5 000 €



Manuscrit musical de la bibliothèque de Caroline Murat, Reine de Naples

28

Johan Simon MAYR (1763-1845), compositeur.

Médée à Corinthe, 1813.

Manuscrit musical de forme oblongue, en italien, titre imprimé sur un plein maroquin rouge, dos lisse orné de frises et fleurons dorés, large bordure de trois frises dorées encadrant les plats, reliure chiffrée "C" sous couronne royale de Naples pour Caroline Murat, née Bonaparte (1782-1839), tranches dorées, gardes de soie verte (reliure de l'époque). Des rousseurs. 308 pages, format in-4°.

Second acte seul, contenant les scènes et airs : Caro albergo, Atica notte, Tartaro profondo, Non palpitar, mia vita (duo), I dolci momenti, Se il sangue, la vita (duo), Cavatina Amor, per te penai, Ah, che tento ?, Era tua sposa.

Historique

Originnaire de Bavière, Johan-Simon Mayr (1763-1845) s'installa en Italie dès 1787, à Venise puis à Bergame, où il succéda à Lenzi comme maître chapelle de la basilique Sainte-Marie majeure. Ayant débuté avec la musique religieuse, Mayr fut surtout réputé pour ses soixante-dix opéras dont les succès dépassèrent largement les frontières de l'Italie ; mais il déclinait les propositions de toutes les cours d'Europe, désirant rester à Bergame. Il fit sans doute une exception en dédicant son opéra Médée à Corinthe à Caroline Bonaparte, épouse du Roi de Naples Joachim Murat, il composa d'ailleurs encore trois opéras pour elle : Elena e Costantino en 1814, Arianna in Nasso et Cora en 1815.

La Reine Caroline avait toujours privilégié les arts et s'était montrée une mécène hors pair. C'est elle qui avait soutenu Giovanni Paisiello (1740-1816) et Ferdinando Paer (1771-1839) qui deviendront parmi les compositeurs préférés de Napoléon, et il est très probable qu'elle ait commandé l'opéra à Mayr, alors très en vogue dans le domaine lyrique. Pour honorer une commande aussi prestigieuse que celle-ci, Mayr s'était associé à Felice Romani (1788-1865), grand librettiste de l'époque. "Le livret fut aussitôt loué pour sa simplicité, mais l'intendant de la Cour exigea de profonds remaniements musicaux pour se conformer au goût français en vigueur à la Cour de Naples (...) Ainsi, Medea in Corinto devient le premier opéra de style français directement écrit en italien." (op. cit. article de Waldemar Kamer, à propos de la partition originale de Mayr).

L'opéra fut un triomphe et est encore considéré comme le chef d'œuvre de son compositeur. La prima donna du San Carlo, Isabella Colbran (plus tard épouse de Rossini) tint le rôle titre, avec Manuel Garcia, et la fille de celui-ci alors âgée de cinq ans, la future chanteuse de légende Maria Malibran, dans le rôle du fils de Médée. L'opéra fut donné à la Scala de Milan, puis régulièrement à Dresde, Paris et Londres. Mayr fut le maître qui révéla Gaetano Donizetti (1797-1848), et c'est avec lui qu'il remania son œuvre pour des versions postérieures et dont des versions autographes sont également connues.

Provenance

- Bibliothèque personnelle de Caroline Murat, reine de Naples.
- Collection privée.

Exposition

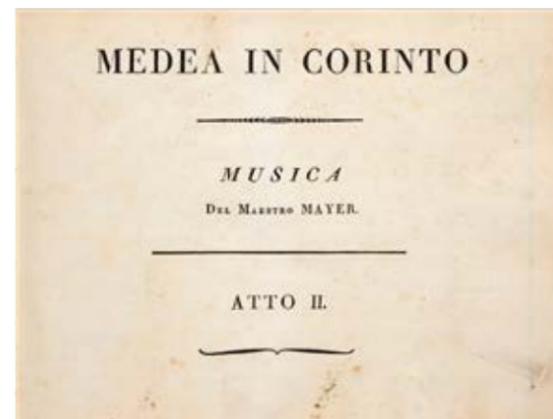
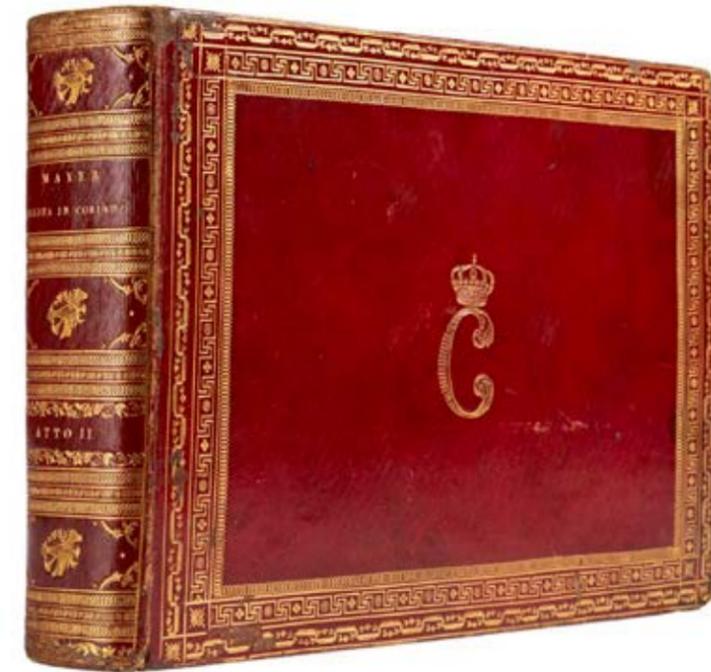
« Caroline sœur de Napoléon, Reine des Arts », Ajaccio, Palais Fesch, juin-octobre 2017, n° 115.

3 000/5 000 €



François Pascal Simon, dit le Baron Gérard Caroline Murat et ses enfants (détail), c. 1809 Huile sur toile.

Musée national du château de Fontainebleau.



Une rare miniature d'Elisa Bonaparte donnée par la mère de Napoléon



29

GALLI, école italienne du début du XIX^e siècle.

Portrait de la princesse Elisa Bonaparte-Baciocchi, c. 1815.
Rare miniature ovale d'Elisa Bonaparte, sœur de Napoléon I^{er}, signée à droite "Galli", incrustée dans un cadre ovale monté en broche en or (750 millièmes), sur fond de plaqué de nacre.
H. 3,9 x L. 2,8 cm.

Broche : H. 4,5 x L. 3,5 cm. Poids brut : 11,59 g.
ON Y JOINT une L.A.S. de provenance indiquant : "Cette miniature me vient de mon grand-père Napoléon Levie Ramolino, qui la tenait de son oncle André Ramolino, cousin germain de Madame Mère. Elle avait été donnée par Madame Mère à sa femme Madeleine Bacciocchi, sœur du mari d'Elisa Bonaparte. Ramolino Perangeli".

Provenance

- Offerte par Laetitia Bonaparte, dite Madame Mère, à l'épouse de son cousin germain André Ramolino (1767-1831), Madeleine Ramolino, née Baciocchi (1764-1847). Elle était la belle sœur d'Elisa Bonaparte, en épousant son frère Félix à Marseille en 1797.
- Puis par héritage à Napoléon Levie-Ramolino (1814-1885), le fils de la cousine germaine d'André Ramolino.
- Puis par succession à sa petite-fille Antonia Levie-Ramolino (1878-1972), épouse d'Henri Pierangeli.
- Collection privée, Corse.

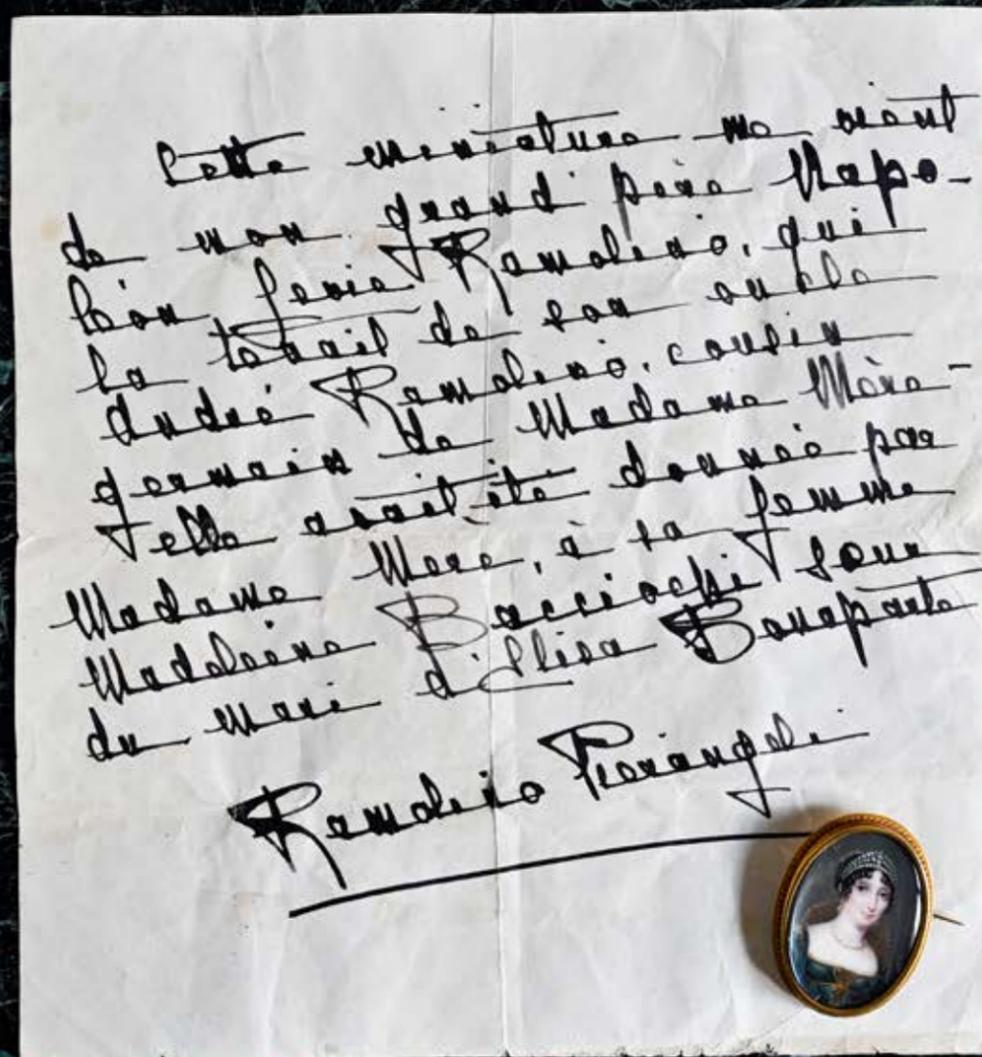
Historique

Cette miniature récemment retrouvée dans une collection particulière représente un portrait de la sœur de Napoléon, Elisa Bonaparte Baciocchi (1777-1820), princesse de Piombino et Lucques, grande-duchesse de Toscane, parée de diamants et de perles.
Elle fut offerte par Madame Mère, mère de Napoléon, à Madeleine Baciocchi (1764-1847), épouse de son cousin André Ramolino (1767-?) et belle-sœur d'Elisa (Madeleine est la sœur de Félix Baciocchi (1762-1841)).
Le portrait a ensuite été transmis dans la famille Levie Ramolino.

On remarque que même dans la plus stricte intimité de la famille impériale, les portraits étaient souvent offerts en grande tenue, les femmes étant très souvent richement parées de bijoux et en tenue d'apparat. En revanche, ce portrait est un exemple que la famille de Napoléon I^{er} faisait parfois appel à des artistes moins connus, notamment ceux se trouvant en Italie, qui n'hésitaient pas à employer des artistes locaux comme ce Galli dont on sait peu de choses.

Galli, actif au début du XIX^e siècle, est connu notamment pour une miniature représentant Napoléon Bonaparte signée, qui appartenait à la collection Demidoff (vente du palais de San Donato), vendue le 15 mars 1880 sous le numéro 208. Elle était auparavant exposée au Musée de San Martino à l'île d'Elbe sous le numéro 141 parmi les objets ayant appartenu à des princes de la famille impériale (Catalogue des objets de souvenir et d'intérêt historique réunis dans le monument érigé par le prince Anatole de Demidoff en 1856, et dans la villa habitée par l'empereur Napoléon I^{er} en 1814, Imprimerie Le Monnier, Florence, 1860).

1 500/2 000 €



Le carnet personnel de la reine Hortense de Beauharnais (1783-1837)



François Gérard (1770-1837).
Portrait de la Reine Hortense
Huile sur toile. 59,4 x 46,8 cm.
Fondation Dosne-Thiers

30

Carnet personnel de format in-12, précieusement relié de velours mauve brodé sur les deux faces de marcassites et motifs en acier poli, sur l'une de son monogramme "H" sous couronne feuillagée pour Hortense, duchesse de Saint-Leu, sur l'autre d'un bouquet de fleurs, dans une guirlande feuillagée sur les bords. Il contient une petite poche à soufflets, des pages vierges dorées sur tranche et un calendrier pour l'année 1823 sur une page.

Époque Empire ou Restauration.
H. 13 x L. 9 cm.

Provenance

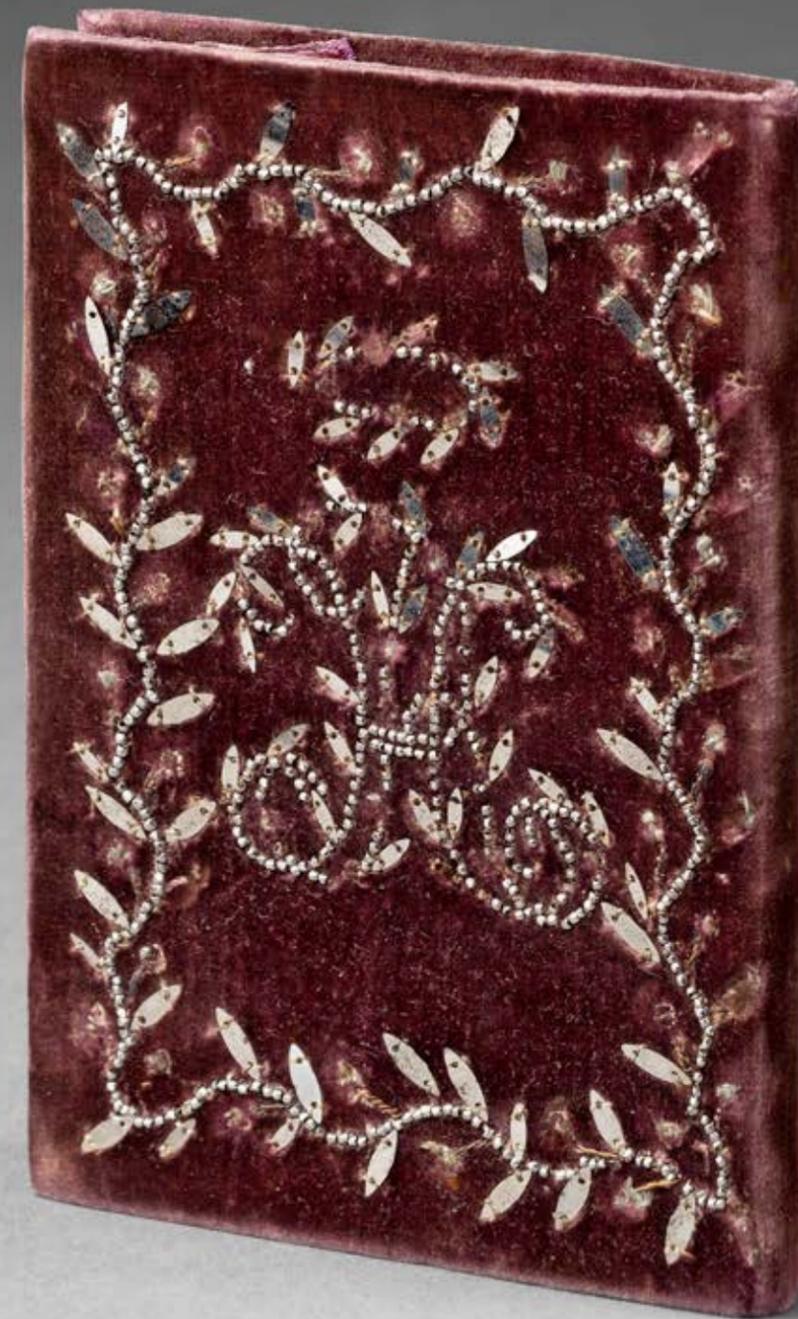
- Acheté par Emile Brouwet (1864-1941) à la Vente Faury en 1929 pour 155 francs.
- Collection Emile Brouwet.
- Collection privée française.

Historique

Hortense Eugénie Cécile de Beauharnais, reine consort de Hollande (1806-1810), duchesse de Saint-Leu (à partir de 1814), fille de Joséphine de Beauharnais, belle fille de Napoléon I^{er} et mère de l'Empereur Napoléon III. Hortense a marqué les arts de son temps, elle reçoit une éducation musicale complète dans la maison d'éducation de Madame Campan à Saint-Germain-en-Laye, excelle dans le domaine de la harpe et du chant. Elle compose également de nombreux morceaux dont certains passeront à la postérité comme le célèbre "Partant pour la Syrie". Reine artiste, elle peint également à ses heures perdues. Celle-ci semble tenir à cette image de femme de lettres et d'artiste puisqu'elle se fait représenter par le Baron Gérard un carnet à la main.

Bien que ce carnet n'ait pas été utilisé, nous pouvons nous imaginer que la reine possédait de tels objets raffinés pour noter ses pensées, ses créations ou encore pour dessiner.

2 000/3 000 €



Album manuscrit de la Maison Impériale d'Écouen

31

MAISON IMPÉRIALE NAPOLÉON ÉTABLIE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN POUR L'ÉDUCATION DES FILLES DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Rare album manuscrit de la Maison impériale d'Écouen, 1 vol. oblong, 49 feuilles sous serpentes dont 23 feuilles manuscrites, reliure plein maroquin rouge à longs grains, dos lisse orné, large frise décorative de style Empire avec 4 bustes égyptiens encadrant les plats, le chiffre monogrammé « JL » en lettres dorées aux centres, bordures int. guillochées, contre-plat et première garde de papier vert, tranches dorées ; sous étui cartonné, avec fine guirlande de feuilles de chênes et glands en encadrement (reliure de l'époque). Étiquette du fournisseur sur le contre-plat " Le Comte, Md papetier, au Portefeuille et au Griffon, rue de Thionville, n°25". Petites épidermures et usures d'usage. Format in-8°.

Époque Empire, circa 1812-1814, ajouts en 1829.
H. 14 x L. 22 cm (fermé).

Historique

Album d'une pensionnaire de la Maison impériale d'Écouen. D'après la date inscrite sur la page de titre, la jeune élève est entrée au sein de l'institution destinée aux filles des membres de la Légion d'honneur, en mars 1812. Elle y consigne à côté de quelques dessins au crayon, représentant des paysages pittoresques, de nombreux poèmes et pensées morales dispensées alors par Madame Campan ; parmi elles, on retiendra la définition d'un bon cœur, de la pudeur, le portrait de l'amitié, les préceptes de conduites pour trouver le vrai bonheur, etc.

Dès janvier 1814, peu avant la chute de l'Empire et la fermeture de la maison d'éducation, notre élève semble avoir quitté l'institution et fait allusion aux événements de l'époque, avec les sonnets Les adieux à Écouen, À la violette et Idylle à la Violette, rappelant les Cent-Jours ; elle évoque encore quelques souvenirs en mentionnant plusieurs fois Madame Beaufort d'Hautpoul (1763-1837), une des éducatrices de l'école d'Écouen, et future femme de lettres, dont on retrouve peut-être, un portrait esquissé au milieu de l'album et cet impromptu adressé à Madame Campan qui voulait placer la statue du Silence dans son jardin. Le manuscrit est repris vers 1829 avec plusieurs pensées et aphorismes d'écrivains, dont Madame Deshoulières (1638-1694) et Narcisse Achille de Salvandy (1795-1856).

Avec l'avènement de l'Empire, Napoléon I^{er} a pour volonté de permettre aux filles de soldats ou de fonctionnaires pauvres d'accéder à une éducation moderne et complète leur permettant d'avoir "une existence digne et indépendante". Il fonde à cet effet la maison d'éducation de la Légion d'honneur en 1805 et place à sa tête Henriette Campan (1752-1822), alors pédagogue reconnue. Cette dernière, d'abord lectrice des filles de Louis XV, devient par la suite attachée aux services de la dauphine puis de la Reine Marie-Antoinette. Elle échappe de justesse à la guillotine sous la Révolution et fonde après la chute de Robespierre une institution privée pour jeunes filles.

Situé dans le château d'Écouen, l'établissement s'éloigne du modèle des pensionnats de jeunes filles pour se rapprocher de celui des institutions d'enseignement secondaire pour garçons. Ainsi, le cursus est très long (entre 6 et 18 ans), fondé sur une progression de classe en classe au fil d'examens de passage et les cours y sont dispensés par des professionnels. Madame Campan prône l'honnêteté des femmes instruites et si elle a pour objectif principal de former de futures maîtresses de maison, elle souhaite que celles-ci aient la culture nécessaire pour tenir un salon, son enseignement : "Rendre les élèves autonomes et leur assurer une existence digne et indépendante". Le grand succès du château conduira à l'ouverture d'un deuxième établissement en 1811 dans l'ancien cloître de l'abbaye de Saint-Denis. De nos jours, les maisons de la Légion d'honneur demeurent des établissements d'excellence formant encore les jeunes filles.

Littérature

- Bonneville de Marsangy Louis, Madame Campan à Écouen : étude historique et biographique d'après des lettres inédites, Paris, Éditions H. Champion, 1879, VI-343 p., in-8°.
- Sofio Séverine, La parenthèse enchantée XVIII^e-XIX^e siècles, CNRS éditions, 2016.

600/800 €



Joseph BOZE (1745-1826)
Portrait de Jeanne-Louise-Henriette Campan, 1786
Huile sur toile
Musée du château de Versailles et du domaine de
Trianon, Versailles



*Rare ouvrage de la bibliothèque
d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie*

32

Carlo-Luigi-Benvenuto ROBBIO (1735-1794), Comte di San Raffaele.

DISGRAZIE DI DONNA URANIA, OVVERO DEGLI STUDI FEMMINILI (Les disgrâces de Dame Uranie, ou études des femmes). Parme, Palais royal, 1793.

Un volume (1-1-2) de 131 pages, demi-maroquin rouge, dos lisse orné de frise et couronnes dorées, pièce de titre de maroquin vert, fine guirlande dorée encadrant les plats avec au centre le chiffre "EA" pour Eugène (de Beauharnais) et Amélie (de Bavière), surmonté de la couronne princière de Bavière. Reliure d'époque. Exemplaire non coupé, format in-8°.

Historique

Carlo Benvenuto Robbio est issu d'une famille noble piémontaise. Il suit des études mouvementées en raison des déboires judiciaires de son père, le Comte de San Raffaele. Grâce aux enseignements de Giacinto Sigismondo Gerdil, l'une des figures les plus influentes de la culture savoyarde du XVIII^e siècle, il s'intéresse à la question de la pédagogie et de l'éducation et publie un premier ouvrage *Raisonnement autour de l'obligation d'allaiter ses enfants* (Milan 1763), abordant un thème cher à Rousseau. Il aborde les sujets historiques et politiques avec un essai sur la monarchie de Rome en 1765, *Il Secolo d'Augusto* en 1769 sur la résurgence de l'Italie, et l'éloge du Prince Eugène de Savoie dans les *Piémontais illustres* en 1781. Il occupe également une place respectable dans la culture musicale européenne en publiant plusieurs recueils de sonates et de duos pour violon et clavecin à Paris et à Londres. Homme de lettres et de savoir accompli, il s'illustre dans la Società Sampaolina, le cénacle littéraire né à Turin en 1776 dans le salon du comte Emanuele Bava de San Paolo (1737-1829) et dans des traductions à partir des langues anglaise et portugaise. En 1780, il devient auditeur royal des livres, ainsi qu'académicien honoraire à l'Académie royale de peinture et de sculpture. Mais, impénitent passionné des questions de pédagogie et d'enseignement, c'est dans cette visée qu'il publie trois romans, dont *Les disgrâces de Dame Uranie, ou études des femmes* (Parme, 1793). Cet ouvrage du comte Robbio joue un rôle important dans le renouveau de la pensée italienne. Avec une tonalité incontestablement misogyne, cet essai est une attaque contre les femmes qui veulent s'imposer dans les cercles intellectuels ou s'émanciper de leurs maris : il met en scène une femme de lettres malheureuse, Dame Uranie, et ridiculise son implication dans différents domaines auxquels elle s'intéresse, montrant les limites de l'indépendance et prônant les devoirs domestiques des femmes et leur exclusion des emplois publics.

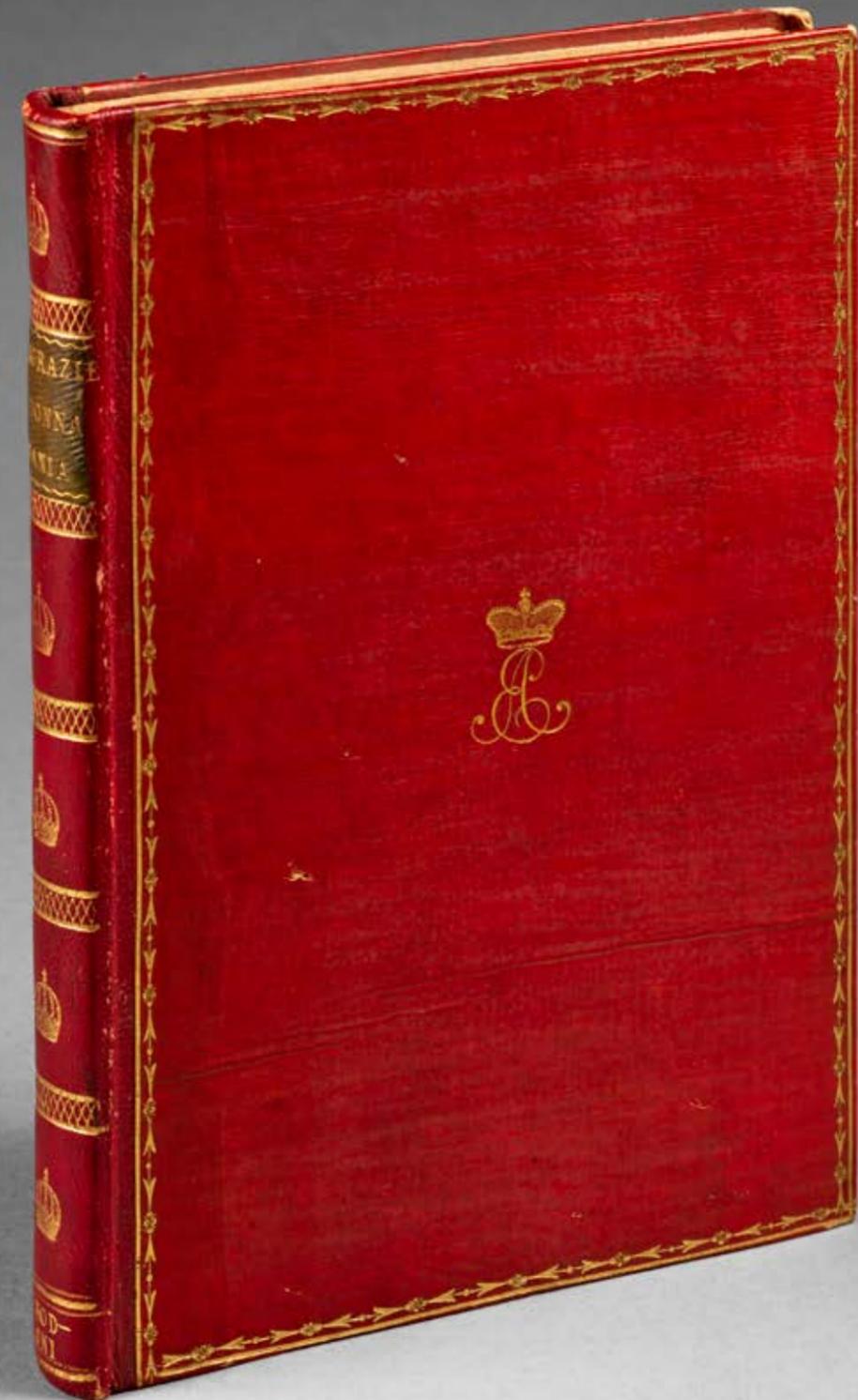
Provenance

Bibliothèque particulière du Prince Eugène de Beauharnais, Vice-Roi d'Italie.

Littérature

Andrea Merlotti, *Dizionario Biografico degli Italiani* - Volume 87, 2016.

400/600 €



Un rare portrait de la Reine Caroline de Naples

33

Hector VIGER, dit Hector VIGER DU VIGNEAU (1819-1879)

Portrait de Caroline Bonaparte (1782-1839), reine de Naples, 1868.

Huile sur toile, signée et datée à droite "H. Viger 1868 / d'après une miniature / d'Augustin". Inscription en haut à gauche "Caroline Murat / née Bonaparte / Reine de Naples". Restaurations.
H. 80 x L. 68 cm.

Dans un cadre rectangulaire en bois doré à palmettes.

Historique

Hector Viger, dit Hector Viger du Vigneau, naît à Argentan dans l'Orne. Orphelin très jeune, il est élevé par de proches parents qui, face à sa passion pour les arts, l'autorisent à intégrer l'école gratuite de dessin de Raymond Quinsac Monvoisin, ancien élève de Pierre Narcisse Guérin. Suite au départ de Monvoisin pour l'Amérique, il rejoint l'atelier de Paul Delaroche, puis ceux de Martin Drolling et d'Henri Lehman dans lesquels il parfait sa formation. Le peintre, sans jamais copier ses maîtres, développera grâce à cet enseignement pluriel un style indépendant. Connaissant des débuts difficiles, il s'adonne à l'art très en vogue de la miniature avant de commencer, à compter de 1845, à exposer régulièrement au Salon. Il y présente de la grande peinture d'Histoire et de la peinture religieuse, mais aussi des scènes de genre. Ses œuvres sont très bien accueillies par la critique et, en 1850, il intègre le comité central des artistes, dont il deviendra le secrétaire général. Il épouse le 15 décembre 1853, à Chalon-sur-Saône, l'artiste peintre Pierrette Mariquot (1832-1893). À partir 1859, il reçoit plusieurs commandes dont notamment trois grands dessins pour les verrières du chœur de l'église Saint-Leu : le Christ, Moïse, Elie, commandés par la Ville de Paris ou encore Saint-Lazare débarquant à Marseille commandé par le ministère d'État. C'est en juin 1863 que sa vie bascule : une riche anglaise lui commande deux tableaux, le premier est un portrait de Joséphine pour faire un pendant à celui Napoléon par Delaroche, le deuxième est un portrait de la Reine Hortense et de son troisième fils. Peintre méticuleux, Viger se plonge alors dans l'histoire de ces figures historiques afin de les représenter au mieux. C'est ainsi qu'il se prend de passion pour la période napoléonienne qu'il fera revivre à travers ses pinceaux mais, contrairement à la majorité des peintres, en délaissant les grands épisodes de l'épopée impériale militaire pour se consacrer aux scènes de la vie quotidienne, plus féminines et artistiques. Napoléon III à son tour lui commande une série de toiles consacrées à l'histoire de la famille impériale. Il est pour cela logé à la Malmaison, installé par l'impératrice Eugénie dans une dépendance du château, mais ce travail restera malheureusement inachevé du fait de la défaite et de la chute de l'Empire en 1871. À sa mort en 1879, son ami Emile Bertin lui dédie le poème *Sunt Lacrymæ Rerum*, publié dans le *Parnasse* :

« Ton œuvre restera, Viger ! les grandes pages
Que tu sus retracer, et tes panneaux charmants,
Tes portraits si vivants traverseront les âges,
Soutenus, protégés, consacrés par le temps. »



Jean-Baptiste Jacques AUGUSTIN (1759-1832)
Portrait de la reine Caroline, c. 1808
Aquarelle sur ivoire
13 x 10,5 cm
Nationalmuseum, Stockholm



Leopold FLAMENG (1831-1911)
D'après une miniature de Valentin
Portrait de la reine Caroline
Estampe
P. Ducroq, Editeur
Imp. A. Salmon, Paris



Jean-Baptiste Jacques AUGUSTIN (1759-1832)
Portrait de la reine Caroline, 1810
Pierre noire, estampe
Collection Colonna-Walewski





Illustration 1

L'œuvre de Viger est aujourd'hui indissociable des grandes figures du Premier Empire, il réussit à conjuguer vérité historique et poésie dans les scènes reproduites d'autre part. Les critiques de l'époque et notamment Descamps estiment qu'il n'a pas son égal dans les représentations du Consulat et de l'Empire car la grande passion qu'il porte à ce sujet transparaît clairement dans son œuvre. Afin de représenter les grandes figures de l'Empire, Verger du Vigneau s'inspire des représentations existantes. C'est le cas notamment de notre tableau qui est la copie d'une image de la Reine de Naples peinte de son vivant par le grand miniaturiste Jean Baptiste Jacques Augustin (1759-1832). Ce dernier réalise une miniature sur ivoire de Caroline qui fut exposée au Salon de 1808 : "Un cadre contenant le portrait de Sa Majesté la Reine des Deux-Siciles". La préparation

inachevée de cette miniature a été présentée à l'exposition d'œuvres d'art du XVIII^e siècle à la Bibliothèque nationale de France en 1906. Il est possible qu'il s'agisse de la préparation inachevée aujourd'hui conservée au Musée national de Stockholm. La famille Colonna-Walewski possède un dessin d'Augustin reprenant la même iconographie et datant de 1810. Il semblerait que la reine de Naples a grandement apprécié cette représentation qui a fait l'objet d'une large diffusion. Si la miniature inachevée conservée en Suède possède les mêmes couleurs que la miniature présentée au Salon, il est possible d'avancer l'hypothèse que Viger du Vigneau s'est fondé uniquement sur les gravures pour réaliser son œuvre puisque les couleurs du drap et du canapé ne correspondent pas. La facture lisse de Viger exprime le chatolement des étoffes et l'éclat de la parure d'émeraude.

Au Salon de 1866, Viger du Vigneau présente un tableau intitulé Souvenirs de la Malmaison (voir ill.1). Le catalogue d'exposition offre une description de l'œuvre en indiquant : "Joséphine partage entre les dames qui l'entourent un bouquet qui vient de lui être offert par Bonaparte". Cette peinture aujourd'hui rebaptisée la Rose de Malmaison est aujourd'hui conservée dans l'ancienne demeure de l'Impératrice. Dans cette œuvre d'une grande délicatesse de composition, Joséphine est entourée de ses proches parmi lesquels figure Caroline, qui y est représentée d'après la gravure de Flameng, iconographie que nous retrouvons ici.

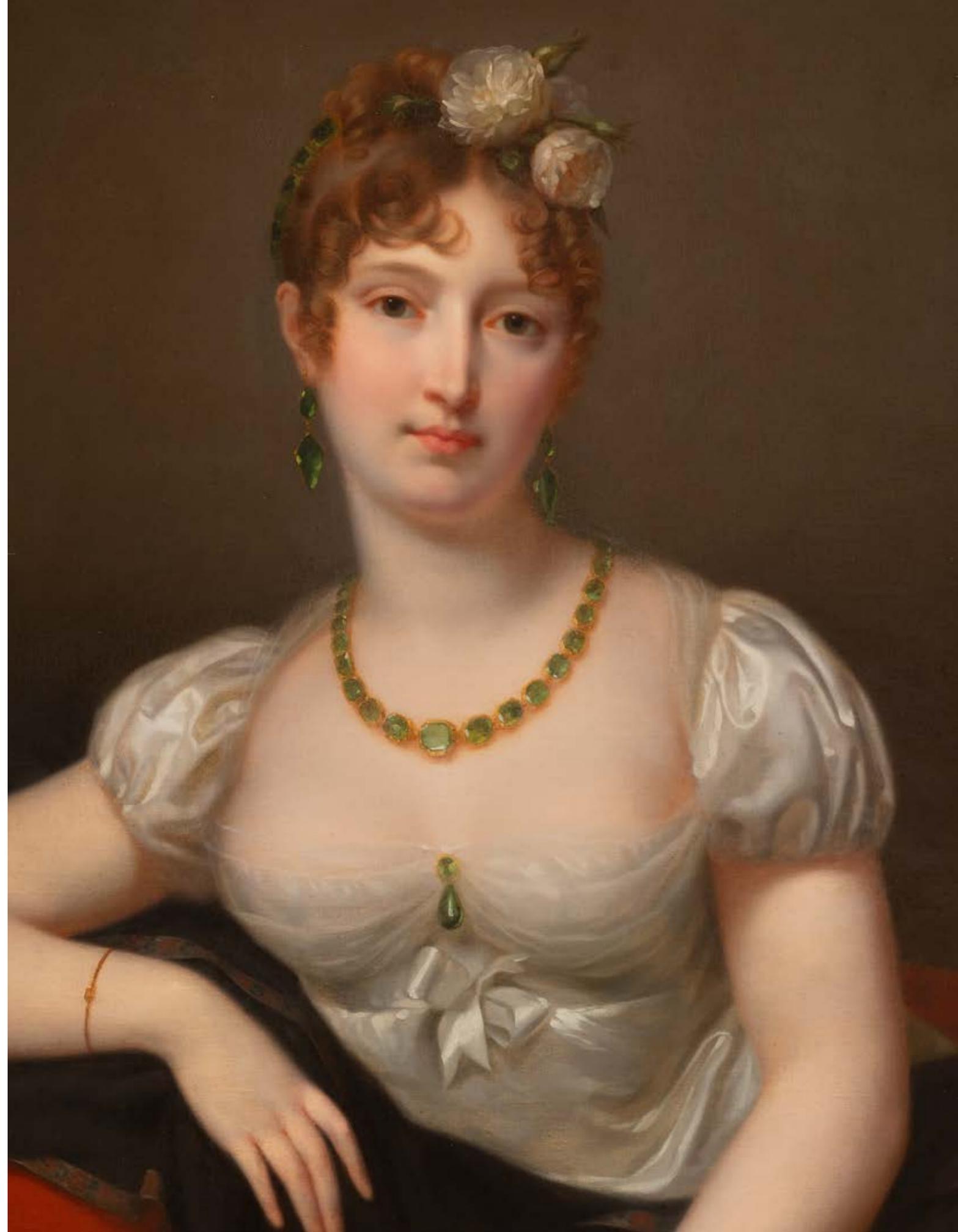
Quelques œuvres de l'artiste dans les collections publiques

- Les Loisirs de la Malmaison, 1869, Rueil-Malmaison ; musée national des châteaux de Malmaison et de Bois Préau.
- L'impératrice Joséphine, 1863, Rueil-Malmaison ; musée national des châteaux de Malmaison et de Bois Préau.
- Georges Darboy, Archevêque de Paris (1813-1871), 2^e moitié 19^e siècle, Versailles ; Domaine National de Versailles - Le château.
- L'impératrice Joséphine reçoit à la Malmaison la visite du Tsar Alexandre I^{er}, à qui elle recommande ses enfants, le prince Eugène, la reine Hortense et ses fils Napoléon-Louis et Louis-Napoléon (futur Napoléon III) (mai 1814), c. 1864, Rueil-Malmaison ; musée national des châteaux de Malmaison et de Bois Préau.
- Avant le Sacre, 2^e moitié 19^e siècle, Marseille ; musée des beaux-arts.

Littérature

- DESCAMPS Henri, Hector Viger, peintre d'histoire et de genre : sa vie et ses œuvres/ [avec des lettres de H. Viger], impr. de V. Goupy et Jourdan, Paris, 1879.
- GANTES, Fernand de. (Dir.) Le Parnasse : organe des concours littéraires de Paris, 15-12-1880, A. Chérié (Paris), 1880-12-15.
- Catalogue des tableaux et études par feu Hector Viger, meubles, bronzes, costumes Empire, Louis XV et Louis XVI... dont la vente aura lieu par suite du décès de Mme P. Viger.../ [expert] B.-Lasquin, 1894, Paris.

8 000/12 000 €



Une miniature de jeune fille par François Huet-Villiers

34

François HUET-VILLIERS (1772-1813)

Portrait de jeune fille au collier de corail rouge, 1810.

Miniature ovale, signée et datée à droite "H. Villiers/1810".

La jeune fille est représentée en robe blanche, à mi-corps, assise et accoudée sur un pommier, dans un intérieur sur fond de colonne et draperie verte, ses cheveux bruns bouclés et yeux bruns se détachant de sa peau blanche.

Bon état général, deux petits manques de matière en bordure. Sans cadre.

H. 9 x L. 7 cm.

Provenance

Vente Eve, Drouot, 24 mai 2011, lot 76 (adjugé 11.000€).

Historique

Fils du célèbre peintre animalier Jean-Baptiste Huet, François Huet-Villiers est né à Paris où il suit un enseignement artistique auprès de son père. Il commence à exposer au Salon en 1799, et y présente régulièrement des œuvres jusqu'à 1810. Il se fait connaître comme miniaturiste et rivalise avec les plus grands maîtres de son temps. C'est d'ailleurs la concurrence farouche avec Jean-Baptiste Isabey qui le conduit à s'exiler en Angleterre après que son rival ait définitivement acquis les faveurs de la cour impériale. Il semblerait par ailleurs que c'est à ce moment qu'il ajoute le surnom de Villiers à son patronyme, sans doute pour se démarquer de la célébrité paternelle.

À Londres, il connaît un franc succès et devient peintre du Duc d'York et de Louis XVIII en exil. Portraitiste de talent, il immortalise les têtes couronnées et les artistes de son temps. Ses portraits seront largement reproduits par de grands noms de la gravure anglaise comme William Blake. Artiste multiple, il s'intéresse également à la peinture de paysage et à l'architecture. Il publie deux séries de gravures : "Rudiments of Cattle" 1805 et "Rudiments and Characters of Trees" en 1806, puis réalise les dessins de certaines des planches de "History of the Abbey Church of St Peter's Westminster, its Antiquities and Monuments" de Rodolph Ackermann.

Dans cette œuvre raffinée, Huet-Villiers réalise un portrait charmant d'une jeune fille anonyme de l'aristocratie britannique, puisque datée de 1810 - le peintre est à Londres à cette époque.

Littérature

- Bénézit E., Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays, sous la direction de E. Bénézit, Librairie Gründ, 1966.

- Dictionary of National Biography, 1885-1900, Oxford University Press, 1990.

- Gabillot C., Les Huet : Jean Baptiste et ses trois fils, Librairie de l'art, Paris, 1892.

800/1 000 €



Anthony CARDON (1772-1813)
D'après François Huet-Villiers
Portrait d'Angelica Catalani, 1807
Gravure.
Victoria and Albert Museum, Londres.



William Blake (1757-1827)
D'après François Huet-Villiers
Portrait de Mrs Q. (Mrs. Harriet Quentin)
Gravure.
30 x 23 cm
The British Museum, Londres.



François Huet-Villiers (1772-1813)
Sophie Dawes, baronne de Feuchères, 1812
Miniature sur ivoire.
5,7 x 7,2 cm
Musée Condé, Chantilly.



Un portrait de femme romantique



35

École française du XIX^e siècle.

Portrait de jeune femme au sautoir d'or, vers 1830.

Huile sur toile (d'origine), signée en bas à droite en rouge (illisible).
H. 90 x L. 73,5 cm.

Dans un cadre rectangulaire de bois doré à palmettes d'époque
Restauration.

Délicat portrait d'une jeune femme à la robe bleue et à l'étole de cachemire orange. Adossée à un muret, elle regarde vers l'horizon sur fond de paysage. On ne déchiffre pas la signature de l'artiste mais, à défaut d'être connu, son talent est lui reconnu de par cette grande qualité d'exécution.

800/1 200 €

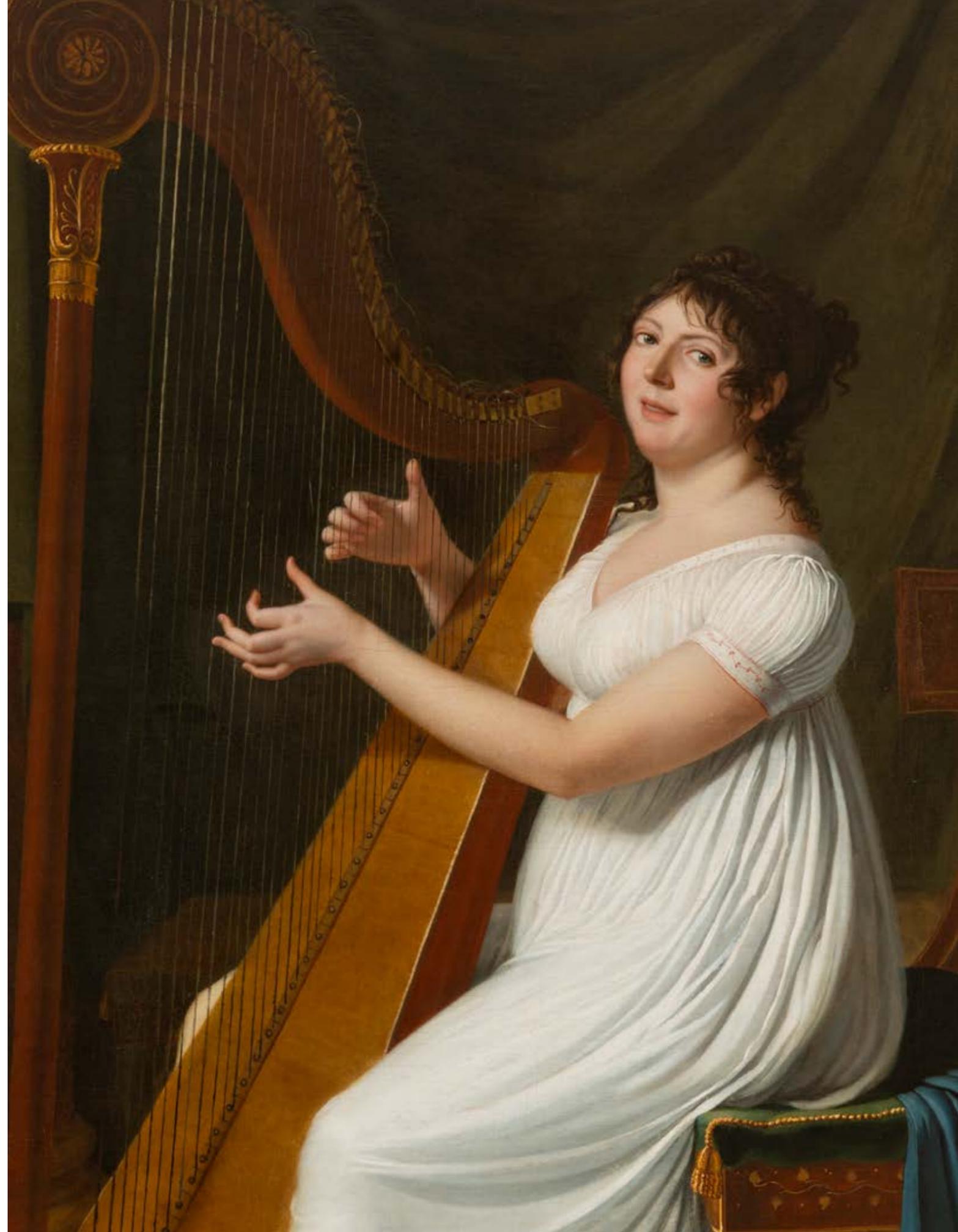


Femmes en scène

La création musicale féminine connaît un réel essor au XIX^e siècle. Nombreuses sont les jeunes filles de l'aristocratie et de la bourgeoisie qui apprennent un instrument de musique et pratiquent le chant. Ces activités artistiques sont considérées comme des arts d'agrément et sont pratiquées dans le cadre des salons musicaux. Il reste difficile de tracer la frontière entre musiciennes amateurs et professionnelles, comme la reine Hortense qui avait de réels talents de musicienne.

La part des femmes dans la composition musicale en France s'est affirmée, non seulement en tant qu'interprète, mais aussi en tant que compositrice. Certaines musiciennes ont su faire de brillantes carrières. Les cantatrices sont particulièrement adulées, elles sont de fait irremplaçables, les femmes gardant un avantage physiologique pour la voix élevée. Des compositrices comme Sophie Gail (1775-1819) qui a connu le succès public avec son opéra *Les deux jaloux* en 1813 ou encore Louise Farrenc (1804-1875) dont les trois symphonies composées en 1840 ont suscité des commentaires enthousiastes, ont su montrer que les femmes pouvaient être également des créatrices. Elles n'ont cependant pas eu de réelle reconnaissance officielle, la première femme compositrice à être membre de l'Institut de France étant Edith Canat de Chizy en 2005 !

Enfin, des femmes se produisent de plus en plus sur scène au cours du XIX^e siècle. Des chanteuses comme La Malibran (1808-1836), des danseuses comme Marie Taglioni (1804-1884) et des actrices comme Mlle Rachel (1821-1858) à la carrière exceptionnelle qui a su mettre son talent au service des grands textes, ont fasciné la France, mais aussi toute l'Europe.



Portrait d'une Cantatrice par Langlois

36

Jérôme-Martin LANGLOIS (1779-1838)

Portrait présumé de la cantatrice Pfeiffer, 1806.

Huile sur toile, signée et datée à droite sur la partition "J.Langlois pingebat /1806".

H. 100 x L. 81 cm.

Dans un cadre rectangulaire de bois doré.

Historique

Jérôme-Martin Langlois est un peintre d'histoire et de portrait parisien. Son père, Jérôme Langlois, miniaturiste et élève de Vien, s'oppose d'abord à ce que son fils se consacre à une carrière de peintre, mais Jacques-Louis David obtient que Jérôme-Martin se rende à son atelier. Le jeune artiste fait de tels progrès qu'il devient l'un des élèves préférés du maître qui le choisit comme collaborateur pour mener à terme plusieurs de ses grandes compositions. C'est ainsi qu'il participe aux figures du tableau de Léonidas aux Thermopyles où il travaille avec Georges Rouget, son condisciple et peint le cheval fougueux du Napoléon franchissant les Alpes en prenant pour modèle Félix, le cheval favori de Napoléon. Plus tard, Langlois fera une copie de ce tableau, qui après avoir été quelque temps à Madrid, se trouve désormais conservée au domaine national de Versailles. La tête du prêtre grec à capuchon rouge dans le tableau du Sacre de Napoléon est entièrement peinte par Langlois également.

Le peintre obtient le deuxième prix de Rome en 1805 sur le sujet de la Mort de Démosthène (tableau disparu). Il reçoit le premier prix en 1809. Le sujet donné est Priam aux pieds d'Achille. Il part pour Rome à la Villa Médicis d'où il envoie son tableau Cassandre implorant la vengeance de Minerve contre Ajax qui produit alors un grand effet. Il revient en France en 1815. Il débute au Salon en 1817 et continue à y exposer jusqu'en 1838.

En 1824, Langlois, qui est resté proche de David et fidèle aux principes de l'école où il avait été nourri, fait à Bruxelles le portrait de son maître alors suffisamment rétabli pour pouvoir accorder au peintre les séances de pose nécessaires. La peinture, qui ne peut être exposée pendant la Restauration, ne sera présentée au Salon qu'en 1831 et obtient un grand succès. C'est la dernière image connue de David. À la fin de sa vie, Langlois travaille pour l'église Notre-Dame de Lorette et est nommé membre de l'Institut le 7 avril 1838.

Notre tableau, peint en 1806, donc trois ans avant le prix de Rome et le départ pour l'Italie, est caractéristique de la formation néoclassique que l'artiste a reçue lors de son enseignement auprès de David. Si l'artiste est largement voué au culte de l'antique, il s'est également exercé avec brio au portrait comme l'illustre notre tableau, représentation grand format d'une femme artiste de l'époque du 1er Empire dont le souvenir a été effacé aujourd'hui.

La cantatrice, aux formes voluptueuses, qui serait identifiée comme la cantatrice Pfeiffer (probablement la femme du facteur de piano M. Pfeiffer) est assise au premier plan dans un fauteuil empire de velours vert, un châle rouge reposant sur ses épaules, accessoire incontournable sous le Premier Empire. À l'arrière-plan, la partition de La Colonie, Opéra-comique en deux actes, imité de l'italien et parodié sur la musique d'Antonio Sacchini (1730-1786), évoque l'activité artistique du modèle qui est sans doute l'une des interprètes de cet opéra qui connut un certain succès (Dans le Dictionnaire des opéras de Félix Clément et Pierre Larousse, on en trouve cette description : "des situations vraiment comiques. La musique en est délicate, le chant toujours agréable, l'expression vraie, l'accompagnement piquant et pittoresque"). La cantatrice fixe le spectateur du regard, souriant légèrement. Elle est parée de boucles d'oreille en cabochon de verre assez démonstratives. Ce tableau illustre la vie musicale sous l'Empire et plus particulièrement le succès des opéras qui pouvaient être interprétés à l'Opéra, à l'Opéra-Comique ou au Théâtre-Italien, l'impératrice Joséphine manifestant un engouement pour l'art lyrique et plus généralement pour l'art italien.

Provenance

Collection musicale Charles Pitt (1931-2013), critique musical et historien d'origine britannique.

Pitt fit le choix de s'installer en France où il collabora de manière continue dans la revue Opéra international puis pour Opéra magazine. Il fut un membre actif du syndicat professionnel de la critique. Par ses nombreux articles, il a contribué à démocratiser la musique anglaise en France, mais également à faire connaître des opéras plus confidentiels comme ceux d'Inde, du Vietnam ou encore ceux de l'île Maurice.

Quelques œuvres de Jérôme-Martin Langlois dans les collections publiques

- D'après Louis David, Le premier consul franchissant le mont Saint-Bernard, 20 mai 1800, huile sur toile, 1er quart du XIX^e siècle, 271 x 232 cm, Versailles, musée du château des beaux-arts.

- Cassandre implorant la vengeance de Minerve contre Ajax, huile sur toile, 1810, 180.5 x 193 cm, Chambéry, Musée des Beaux-Arts.

- Alexandre cédant Campaspe, sa maîtresse à Apelle, Huile sur toile, 1819, 259.5 x 324.5 cm, Toulouse, musée des Augustins.

- Le portrait de Mgr de Belsunce, huile sur toile, 1824, 245 x 178 cm, Marseille, musée des Beaux-arts.

- Portrait de David, Huile sur toile, 1825, 88 x 74.5 cm, Paris, Musée du Louvre, inv. RF 234.

- Portrait d'une dame, Huile sur toile, premier quart du XIX^e siècle, 46 x 36 cm, Montauban, musée Ingres Bourdelle.

Littérature

- Frédéric Villot, Notice des tableaux exposés dans les galeries du musée national du Louvre, Paris, 1878.

- Félix Clément et Pierre Larousse, Dictionnaire des opéras (dictionnaire lyrique), Paris, 1905.

- Daniel Ternois, Peintures, Ingres et son temps (artistes nés entre 1740 et 1830), Paris, Éditions des musées nationaux, Palais du Louvre, 1965.

- G. Schurr, 1820-1920, Les petits maîtres de la peinture, valeur de demain, Paris, les Éditions de l'amateur, 1975.

- Jacques-Louis David (1748-1825) : Musée du Louvre, Département des peintures, Paris, Musée national du château, Versailles, 26 octobre 1989-12 février 1990 / [catalogue par Antoine Schnapper et Arlette Sérullaz].

Paris : Ed. de la Réunion des musées nationaux, 1989.

1 000/1 500 €



Jérôme-Martin Langlois (1779-1838)
Autoportrait, c. 1830
Huile sur toile.
Norton Simon Museum, Pasadena.



Jérôme-Martin Langlois (1779-1838)
Portrait de Jacques-Louis David
Huile sur toile (Salon de 1831).
Musée du Louvre.



Un portrait d'une Harpiste par Georges Devillers

37

Georges DEVILLERS (1780-1839)

Portrait présumé de la harpiste Pauline BOYER, vers 1805.
Huile sur toile.

Signée sur le dallage en bas à droite "DEVILLERS.", dans un cadre de bois doré.

Époque Empire.

H. 250 x L. 160 cm.

Historique

Il s'agit là d'une rare représentation grandeur nature d'une femme musicienne. Les décors représentés sur ce portrait sont ceux de l'époque Consulat ou du début Empire (colonnes et draperies, dallage en marbre, chaise à pied sabre, etc.) ; la harpiste est à son instrument, posant gracieusement dans une robe légère à l'antique en mousseline blanche.

L'œuvre a été réalisée par le peintre néoclassique Georges Devillers, un des élèves les plus doués de l'atelier du célèbre David. Il exposa pour la première fois au Salon en 1804 où il reçut la grande médaille d'or, puis en 1808, 1814 et 1819. Son maître, occupé au grand tableau du Couronnement, le chargea de réaliser le portrait officiel de Napoléon en costume de Sacre pour la ville de Gênes.

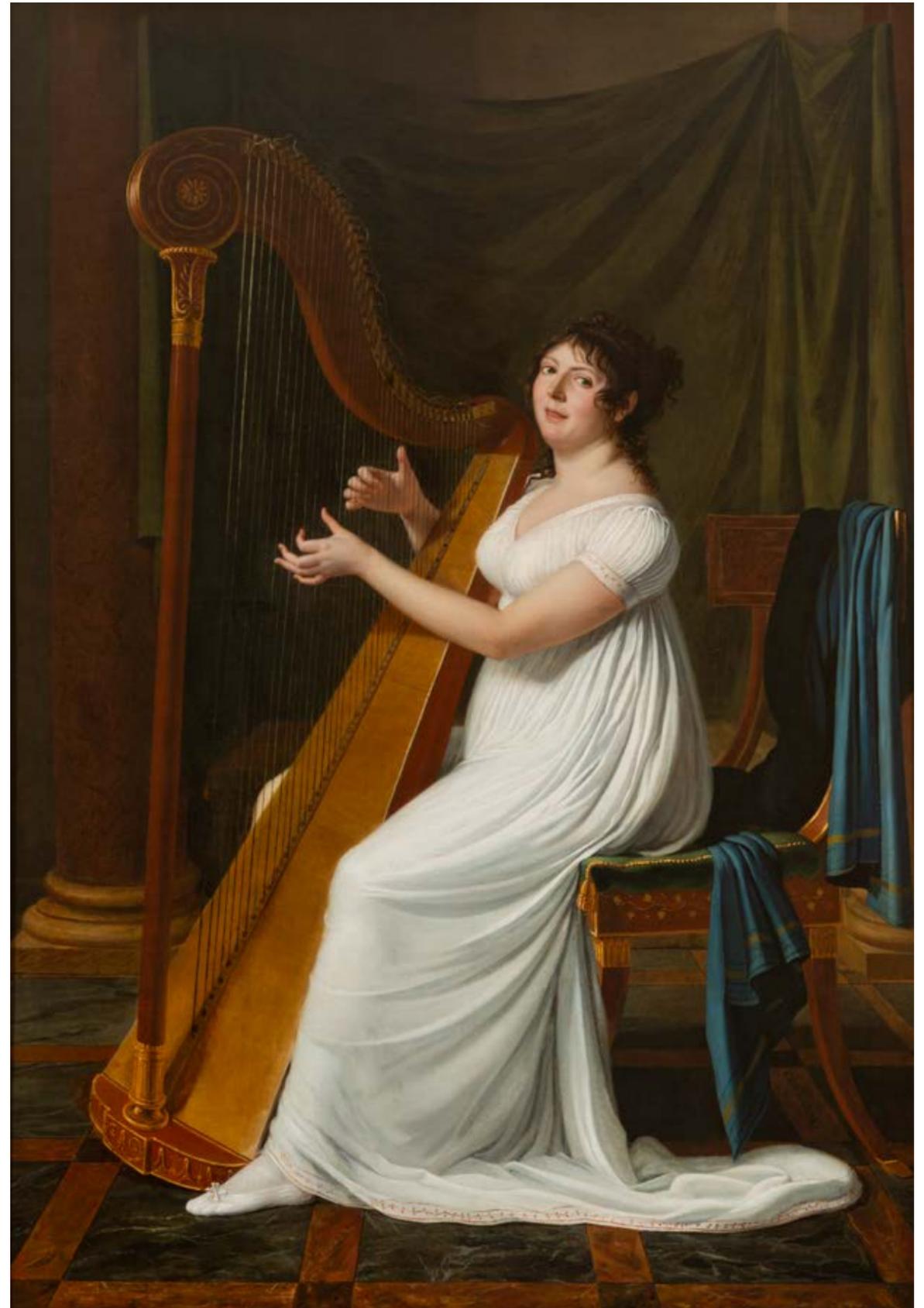
Oeuvre en rapport

Lizinka-Aimée-Zoé de MIRBEL (1796-1849). Portrait de Mme Boyer, miniature conservée au cabinet des dessins du Musée du Louvre, Paris, inv. RF 2357.

4 000/6 000 €



Lizinka-Aimée-Zoé de Mirbel (1796-1849)
Portrait de Mme Boyer
Miniature, cabinet des dessins du
Musée du Louvre, RF2357



Sophie Gail, la compositrice et Sophie Gay, la salonnière : Deux tasses qui témoignent d'une amitié artistique

38

BERLIN

Tasse de forme conique à piedouche et sa soucoupe en porcelaine, à fond bleu roi décoré de rinceaux en or, la tasse ornée d'une vue polychrome du Château de Frankenberg dans une réserve rectangulaire et sur le côté d'un buste de Charles de Prusse en biscuit en léger relief dans un médaillon à fond or. La soucoupe décorée en son centre de portées de musique d'un couplet de la romance "Le château de Frankenberg", légendé en français. Bon état. Manufacture KPM, Berlin, début du XIX^e siècle.
Tasse : H. 13 x D. 8,5 cm. Soucoupe : H. 2,7 x D. 15 cm.

Provenance

- Collection Sophie Gail (1775-1819) ou collection Sophie de la Valette (1776-1852), épouse Gay.
- Collection Detroyat.
- Collection privée française.

Historique

Le superbe buste en biscuit de Charles de Prusse, troisième fils du roi de Prusse, est datable vers 1810-1815. Mais c'est la soucoupe qui attire notre attention, avec ces portées de musique d'un couplet de la romance composée par Sophie Gay (1776-1852) pour les paroles et Sophie Gail (1775-1819) pour la musique, "Le château de Frankenberg", non datée, qu'elles ont dédiée à S.A.R. le prince Charles de Prusse (1801-1883). Deux modèles de cette tasse ont été offerts à Madame Gay et Madame Gail. Le mémorial de Bordeaux de 1819 atteste de ce double cadeau : « Le prince Charles de Prusse qui avait demandé à Mme Gay et à Mme Gail une romance sur le château de Frankenberg, que ces dames lui ont dédiée, vient de leur envoyer à chacune une lettre très-flatteuse et une tasse en porcelaine sur laquelle on voit le portrait du jeune prince, l'aspect du château de Frankenberg et le thème de la romance ».

La présence de ces deux tasses au sein de la même collection Detroyat atteste des liens d'amitiés qui unissaient la musicienne Sophie Gail à la salonnière Sophie Gay. Delphine Girardin, née Gay (1804-1855), fille de la salonnière et écrivaine Sophie Gay, témoigne, comme le rapporte Henri Malo dans "Une muse et sa mère", avoir vu ces deux tasses chez Madame Detroyat qu'elle décrit précisément :



Eugène Isabey, d'après
Portrait de Sophie Gail, 1826
Lithographie



Louis Hersent (1777-1860)
Portrait de Sophie Gay, 1824
Huile sur toile
131 x 98 cm
Musée national des châteaux de Versailles
et Trianon

« Depuis le Directoire, elle [Sophie Gay] connaît Edmée-Sophie Garre, fille d'un médecin-major de l'École royale militaire devenue Sophie Gail par son mariage en 1794 avec le célèbre helléniste de ce nom. Sophie Gail a un an de plus que Sophie Gay. La nature ne la dota pas d'un beau physique. On les appelle la belle et la laide ou encore « Sophie de la parole » et « Sophie de la musique » parce qu'elles ont collaboré. J'ai vu chez Mme Detroyat deux ravissantes petites tasses, du plus pur style empire. L'une représente un amour qui couronne un cahier de musique, avec une lyre derrière lui, et ces paroles en exergue : "Elle fait plus de deux jaloux". Les Deux Jaloux sont un opéra-comique de Sophie Gail. L'autre représente une vue du château de Frankenberg, sous laquelle on lit un couplet de romance et des portées de musique. En pendant à cette vue, le buste d'un personnage vêtu d'un uniforme militaire ; Sophie Gay pour les paroles et Sophie Gail pour la musique, ont composé une romance, Le Château de Frankenberg, qu'elles ont dédiée à S.A.R. le Prince Charles de Prusse ».

Sophie de la Valette (1776-1852), épouse Liottier puis Gay, est la fille d'un financier enrichi de la fin de l'Ancien Régime, mais qui sera ruiné par la Révolution. D'une piquante beauté, elle doit faire un mariage de raison et épouse en 1791 un riche agent de change du nom de Liottier bien plus âgé qu'elle. Au premier rang des Merveilleuses, elle fréquente Mesdames Tallien, Bonaparte et Hamelin. Excellente musicienne, elle se fait entendre dans des romances de sa composition, déployant son double talent de pianiste et de cantatrice. Elle reprend sa liberté en 1799 et épouse peu de temps après Sigismond Gay. Son salon est fréquenté par tous les écrivains, acteurs, musiciens et peintres distingués de son temps, attirés par sa beauté et sa vivacité. Elle publie un premier roman Laure d'Estelle en 1802 et entre en littérature. Elle écrit également des couplets, compose des romances, paroles et musique et joue de la harpe. C'est à Aix-la-Chapelle que naît le 25 janvier 1804 une petite fille nommée Delphine en hommage au talent de Madame de Staël dont le roman du même nom vient de paraître. Celle-ci deviendra la femme de lettres Delphine de Girardin, épouse d'Emile de Girardin. Sophie Gay est également auteur de plusieurs livrets d'opéra qui ont remporté des succès considérables. Ainsi en 1818, elle a arrangé pour l'Opéra La Sérénade de Regnard dont Sophie Gail, son amie, a composé la musique. "La pièce donnée ce soir à l'Opéra-Comique, sous le titre de La Sérénade, a été vivement applaudie; un dialogue plein de naturel et de franchise, une musique variée et spirituelle en ont assuré le succès". Son portrait par Louis Hersent sera fort remarqué au Salon de 1825.

Littérature

- Henri Malo, Une muse et sa mère, Delphine Gay de Girardin, Paris, 1924.
- Régine de Plinval de Guillebon, La porcelaine à Paris sous le Consulat et l'Empire, Arts et métiers graphiques, Paris, 1985.
- Nicole Wild et David Charlton, Théâtre de l'Opéra-Comique Paris : Répertoire 1762-1972 (2005).
- Florence Launay, Les compositrices de musique vues par les musicographes dans la presse française du XIX^e siècle, © Éditions de la Sorbonne, 2019, pp. 225-235.
- Hervé Audéon : "Sophie Gail (1775-1819) et l'art de la romance", livret d'accompagnement du disque Romances d'Empire, Sophie Gail 1775-1819, Château de Versailles Spectacles, 2021.

3 000/4 000 €



PARIS

Tasse droite légèrement évasée et sa soucoupe en porcelaine, le fond vert rehaussé d'or, à décor central d'un médaillon en grisaille figurant un amour pointant du doigt un cahier de musique sur lequel est inscrit "la musique est charmante dans sa simplicité", au sol une trompette et une lyre. Le filet d'or entourant le médaillon est inscrit en or bruni « Elle a fait plus de deux jaloux » en exergue. L'anse en biscuit doré à tête de lion. La soucoupe décorée en suite, le marli à décor d'attributs du théâtre et de la musique, au centre un soleil sur lequel est gravée la lettre S de Sophie. Restaurations au fond vert de la tasse.

Manufacture Lebon Halley, Paris, époque Restauration.
Marque en or sous la tasse.

Tasse : H. 12 x D. 9,3 cm. Soucoupe : H. 2,7 x D. 16 cm.

Provenance

- Collection Sophie Gail (1775-1819) ou collection Sophie de la Valette (1776-1852), épouse Gay.
- Collection Detroyat.
- Collection privée française.

Historique

La décor de cette tasse fait directement référence à l'opéra-comique "Les deux jaloux" de Sophie Gail (1775-1819), qui connaît un grand succès en 1813.

Sophie Gail naît le 28 août 1775, à Paris. C'est la fille de Claude-François Garre (1730-1799), chirurgien et major de l'École royale militaire de la Grande et Petite Écurie, membre du Collège de chirurgie et académicien. Elle avait reçu, d'après son mari, "une instruction au-dessus de son sexe". Comme les jeunes filles de sa catégorie sociale, Sophie étudie la musique, le piano et le chant. À 14 ans, elle compose et publie des romances, ses premières œuvres. En 1794, à 19 ans, elle se marie avec l'helléniste Jean-Baptiste Gail, de 20 ans son aîné dont elle a un fils, Jean-François Gail. Elle divorce très vite en 1801 et mène une vie libre, elle aura trois autres fils, de pères différents. Elle gagne sa vie comme pianiste et cantatrice, publie des romances, compose des airs pour le théâtre, en France, à Londres, à Vienne, en Allemagne et en Espagne. Son opéra-comique Les Deux Jaloux connaît un grand succès en 1813 et reste au répertoire jusqu'en 1839, avec plus de trois cents représentations. Après quelques échecs, elle renoue avec le succès lors de la création à l'Opéra-Comique, le 2 avril 1818, de La Sérénade sur un livret de Sophie Gay. Elle travaille à de nouvelles compositions, et en particulier à l'art de la romance, lorsqu'elle meurt d'une maladie pulmonaire le 24 juillet 1819, à quarante-trois ans à Paris. Le musicologue Adrien de La Fage (1801-1862) la définit en 1847 comme "la seule compositrice qui ait obtenu au théâtre un véritable succès". Il revendique pour elle l'usage du mot "compositrice" signifiant le statut acquis et la visibilité grandissante de la création musicale par la femme.

La présence de ces deux tasses au sein de la même collection Detroyat atteste des liens d'amitiés qui unissaient la musicienne Sophie Gail à la salonnière Sophie Gay. Delphine Girardin, née Gay (1804-1855), fille de la salonnière et écrivaine Sophie Gay, témoigne, comme le rapporte Henri Malo dans "Une muse et sa mère", avoir vu ces deux tasses chez Madame Detroyat qu'elle décrit précisément :

« Depuis le Directoire, elle [Sophie Gay] connaît Edmée-Sophie Garre, fille d'un médecin-major de l'École royale militaire devenue Sophie Gail par son mariage en 1794 avec le célèbre helléniste de ce nom. Sophie Gail a un an de plus que Sophie Gay. La nature ne la dota pas d'un beau physique. On les appelle la belle et la laide ou encore « Sophie de la parole » et « Sophie de la musique » parce qu'elles ont collaboré. J'ai vu chez Mme Detroyat deux ravissantes petites tasses, du plus pur style empire. L'une représente un amour qui couronne un cahier de musique, avec une lyre derrière lui, et ces paroles en exergue : "Elle fait plus de deux jaloux". Les Deux Jaloux sont un opéra-comique de Sophie Gail. L'autre représente une vue du château de Frankemberg, sous laquelle on lit un couplet de romance et des portées de musique. En pendant à cette vue, le buste d'un personnage vêtu d'un uniforme militaire ; Sophie Gay pour les paroles et Sophie Gail pour la musique, ont composé une romance, Le Château de Frankemberg, qu'elles ont dédiée à S.A.R le Prince Charles de Prusse ».

Littérature

- Henri Malo, Une muse et sa mère, Delphine Gay de Girardin, Paris, 1924.
- Régine de Plinval de Guillebon, La porcelaine à Paris sous le Consulat et l'Empire, Arts et métiers graphiques, Paris, 1985.
- Nicole Wild et David Charlton, Théâtre de l'Opéra-Comique Paris : Répertoire 1762-1972 (2005).
- Florence Launay, Les compositrices de musique vues par les musicographes dans la presse française du XIX^e siècle, © Éditions de la Sorbonne, 2019, pp. 225-235.
- Hervé Audéon : "Sophie Gail (1775-1819) et l'art de la romance", livret d'accompagnement du disque Romances d'Empire, Sophie Gail 1775-1819, Château de Versailles Spectacles, 2021.

2 000/3 000 €



Femmes à leurs pinceaux

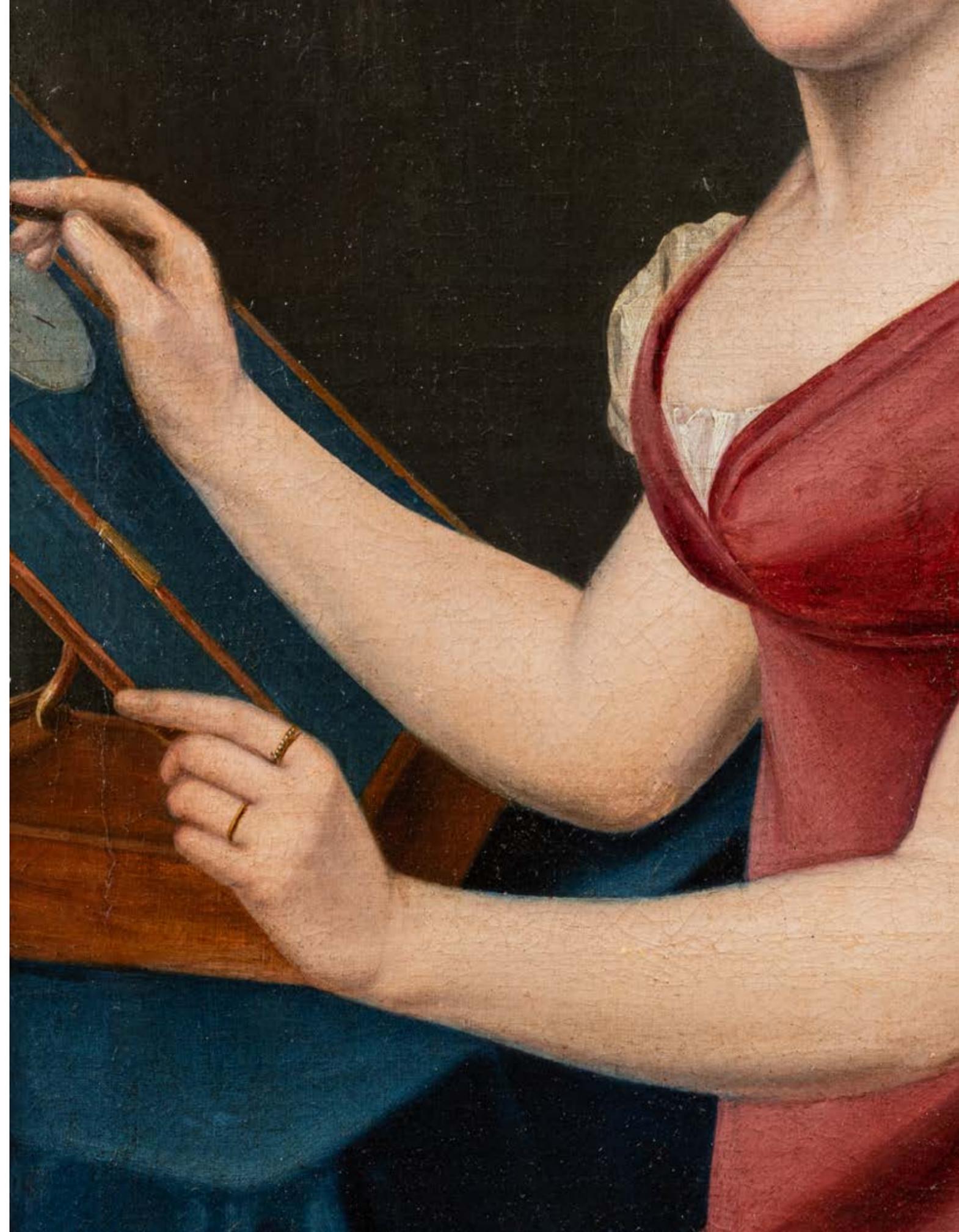
La fin de l'ancien régime et le début du XIX^e siècle marquent une période prospère pour les femmes artistes qui connaissent alors à une mise en lumière de leur travail. Malgré les discours biologisants qui réduisent les femmes à certaines catégories d'activités dont est exclu le métier de peintre, un essor de la peinture féminine s'observe à cette période.

Si le système académique artistique n'est toujours pas ouvert de manière égalitaire et systématique aux femmes, certaines parviennent tout de même à intégrer l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture. À titre d'exemple nous pouvons citer la fameuse double admission le même jour d'Adélaïde Labille-Guiard et de Louise Elisabeth Vigée-Lebrun.

Face à cette exclusion de l'enseignement artistique et plus généralement de l'enseignement supérieur d'autres modes d'éducation s'organisent afin d'offrir aux jeunes filles une élévation culturelle. Par le biais des salons, mais également par des établissements d'éducation, les femmes accèdent à l'instruction générale et artistique. Cette transmission de savoir organisée le plus souvent par des femmes investit de manière plus spécifique le domaine des arts. En effet, les femmes artistes reçues à l'Académie n'ont pas le droit d'y enseigner, elles vont donc à l'instar de Mme Vigée Le Brun et de Mme Labille-Guiard ouvrir des ateliers réservés aux femmes. Ce mouvement sera suivi par d'autres artistes tels que Marie-Victoire Jaquotot ou encore Jacques-Louis David qui ouvre une classe dédiée aux jeunes filles malgré l'opposition du directeur de l'Académie.

Ce sont alors des femmes de toutes origines qui accèdent à une éducation artistique et plus uniquement les jeunes filles appartenant aux milieux aisés. Cela permet aux femmes d'exercer désormais un métier prestigieux, qui est celui de peintre, et de réaliser une ascension sociale par une autre voie que le mariage. Cette volonté d'accès à une autonomie financière transparait à travers les genres choisis par les femmes. L'idée selon laquelle les femmes étaient totalement écartées du grand genre, à savoir la peinture religieuse est d'histoire, et qu'elles étaient réduites à exercer les genres mineurs est partiellement une réalité puisque l'orientation des femmes vers les genres du portrait et de la nature morte était souvent le fruit d'un choix réfléchi, motivé par des considérations économiques. Ces genres étant ceux dans lesquels les commandes étaient les plus nombreuses et les plus fructueuses.

Un autre exercice dans lequel les femmes de la fin du XVIII^e au début du XIX^e se sont largement illustrées est celui de l'autoportrait. Dans l'article de l'historienne de l'art Marie-Jo Bonnet « Femmes peintres à leur travail l'autoportrait comme manifeste politique (XVIII^e-XIX^e siècle) » celle-ci explique que durant cette période, l'autoportrait devient un topos féminin qui reflète ce nouvel essor de la peinture féminine par une affirmation par les femmes de leur statut de peintre.



Un pastel par Suzanne Caron

40

Suzanne CARON (1734-1777)

Portrait d'homme à la veste grise, 1763.

Pastel entoilé, signé et daté à gauche "Suzanne Caron/fecit 1763".

H. 55 x L. 46 cm.

Cadre rectangulaire de bois doré (éclats).

Historique

Fille de l'orfèvre lapidaire joaillier Pierre Caron, Suzanne grandit dans une famille d'intellectuels protestants. En 1761, elle est mentionnée par Madame Beaumer dans le Journal des Dames de novembre, l'éditrice y salue son talent de pastelliste : "Mlle Caron, quai des Morfondus, ne doit pas être oubliée dans la liste de nos femmes peintres. Elle est attachée à la peinture en pastel où elle se distingue. Nos connaisseurs lui promettent du succès."

En 1768, pour des raisons religieuses et surtout pour fuir la rude concurrence entre les portraitistes à Paris, elle s'installe aux Pays-Bas. Dès 1769, elle intègre la Guilde de La Haye et au même moment, une loge maçonnique lui commande le portrait de leur dernier membre, le célèbre indépendantiste corse Pasquale Paoli. En demandant à celui-ci dans quelle tenue il souhaite être représenté, il répondit : "Si vous voulez me donner l'habit qui convient à ma condition, vous me représenteriez en chemise, car le roi de France a pris soin de me dépouiller". Ce portrait est aujourd'hui connu à travers une gravure réalisée par Houbraken en 1769 et conservée au Rijksmuseum (voir illustration).

En 1771, elle épouse Henry-Salomon Borchers, fils du consul de Suède à Rouen et homme d'affaires. Il emmène son épouse au Suriname, mais les affaires n'y sont pas très florissantes et malgré la vente de trois pastels et de trois huiles sur toile de Madame Caron, le couple est poursuivi par les créanciers. Elle décède, semble-t-il peu après la mort de son mari, en 1777.

Parmi les grands hommes de son temps qu'elle a immortalisés, nous citerons encore le chirurgien renommé David-Henri Gallandat (1732-1782) et l'homme politique abolitionniste d'André-Daniel Laffon de Ladebat (1746-1829). Ce dernier portrait réalisé en 1763 est contemporain du nôtre (voir illustration). Dans les deux œuvres, la maîtrise délicate de l'art du pastel transparait. C'est avec ingéniosité que Suzanne Caron a rendu ses œuvres lumineuses, en déclinant un simple camaïeu de gris. En plus de sa technique exceptionnelle, ses talents de portraitiste se révèlent dans sa capacité à cerner l'essence de ses modèles. Si Pascale Paoli et André-Daniel Laffon de Ladebat apparaissent fiers et déterminés, le personnage représenté sur notre œuvre dégage quant à lui de l'innocence et de la bienveillance.

Littérature

- Jeffares Neil, Dictionary of Pastellists before 1800, Unicorn Publishing Group, 2006.

- Lafont Anne (Dir.), Plumes et pincesaux : Discours de femmes sur l'art en Europe (1750-1850), Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2012.

- Van Strien Kees, De pastelliste Susanne Caron Wereldberoemd en snel vergeten, Amsterdam University Press, 2012.

600/800 €



Suzanne Caron (1734-1777, attribué à)
Portrait d'André-Daniel Laffon de
Ladebat, 1763
Pastel.
Musée d'Aquitaine, Bordeaux.



Jacob HOUBRAKEN, d'après Suzanne CARON
Portrait de Pasquale Paoli, 1769
Gravure.
Rijksmuseum, Amsterdam.



Deux pastels par Marie-Geneviève Favart (c.1760-1830)



41

Marie-Geneviève FAVART, née Bellot (c. 1760-1830).

Portrait de Jérôme Bergerot, avocat au Parlement, 1806.

Pastel, signé et daté à droite "Mme Favart / pinxit 1806".

H. 58 x L. 49 cm.

Dans un cadre rectangulaire de bois doré à palmettes.

Œuvres de l'artiste dans les collections publiques

- Favart, Geneviève Charles-Simon Favart composant la comédie de L'Anglais à Bordeaux, Salon de 1800, Pastel, 90 x 71 cm, Musée des Beaux-Arts de Béziers.

- Favart, Geneviève Cousin, avocat au parlement de Paris, vers 1788, Pastel, 32 x 24 cm, Musée Garinet, Châlons-en-Champagne.

- Sergent, Antoine Louis François (dit Sergent-Marceau) (Chartres, 1751 - Nice, 1847), graveur, Favart, Geneviève (née Bellot), auteur du modèle, Valentin Haüy, Interprète du Roy et de l'Amirauté en France, 1789, Aquarelle, 24,5 x 17,5 cm, Musée Carnavalet, Paris.

Littérature

- Charles-Simon Favart, Mémoires et correspondance littéraires et anecdotiques, Paris, 1808. Vol. I.

- Paul Ratouis de Limay, Le pastel en France au XVIII^e siècle, Paris, 1946.

- Séverine Sofio, Artistes femmes la parenthèse enchantée XVIII^e-XIX^e siècles, Biblis, cnrs éditions, 2023.

- Neil Jeffares, Dictionary of pastellists before 1800, Online edition.

600/800 €

Historique

Marie-Geneviève Bellot, fille d'Etienne Bellot, bourgeois de Paris, épouse en 1776 Charles-Nicolas-Joseph Favart (1749-1806). Ce dernier est le fils de Charles-Simon Favart ((1710-1792) et de Justine du Ronceray (1727-1772), illustre couple d'artistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les deux acteurs ayant modernisé et popularisé le genre de l'opéra-comique en innovant à la fois dans la dramaturgie et le costume de scène. Justine Favart, actrice célèbre, est proche de Crébillon et Voltaire. Son époux, directeur de l'Opéra-comique (le lieu sera associé à son nom avec la salle Favart), connaît le succès avec plusieurs créations comme Annette et Lubin (1762) ou L'Anglais à Bordeaux (1763). Son fils, lui-même secrétaire de l'Intendance au moment de son mariage avec Marie-Geneviève Bellot, sera également auteur d'opéras-comiques à succès comme Le Diable boiteux (1782) ayant un temps lui aussi embrassé une carrière d'acteur dramatique (il sera sociétaire de la comédie italienne en 1780). C'est dans cet environnement artistique porteur que la jeune Marie-Geneviève Bellot, devenue Geneviève Favart, exerce son activité de peintre, ayant pu à loisir observer les portraits de sa belle-mère par les plus grands artistes de son temps comme François Boucher ou Maurice Quentin La Tour. Ses beaux-parents avaient également été portraiturés au pastel par Jean-Etienne Liotard. Une critique nous apprend néanmoins que la jeune femme exposait déjà des pastels avant son mariage sous le nom de Mlle Bellot au Salon de la Jeunesse de 1772 : « On a ainsi vu plusieurs portraits au pastel peints avec facilité par Mlle Medard, et quelques autres portraits de Milles Belot, Texier, etc. ». Nous avons connaissance de quelques rares portraits de Geneviève Favart avant sa première participation au Salon en 1800 : une miniature sur ivoire représentant Marie Desbrosses, actrice de la Comédie italienne, datée des années 1780 conservée en collection particulière ; un portrait de Mr Haüy, Interprète du Roi et Instituteur de l'Éducation des aveugles, peint en 1788 et qui n'est connu aujourd'hui que par une gravure faite par Sergent, portrait peint "dans la plus grande perfection" ; un portrait au pastel représentant Cousin, avocat au parlement de Paris, vers 1788, conservé au musée Garinet à Châlons-en-Champagne. Mme Favart expose au Salon de 1800 un portrait au pastel intitulé Charles-Simon Favart composant la comédie de L'Anglais à Bordeaux (sous le n° 141), œuvre qui fut acquise par le musée des Beaux-Arts de Béziers en 19827. Il s'agit d'un portrait posthume que l'artiste dresse de son beau-père, dramaturge prolifique et homme de théâtre célèbre. Cette œuvre révèle « de solides qualités de dessins et de coloris » selon le spécialiste du pastel Paul Ratouis de Limay. Geneviève Favart expose au même Salon sous le numéro 142 : le portrait de Madame de Montalembert posant deux vers au buste de son mari (Madame de Montalembert est une salonnière) et sous le numéro 143 un portrait en pied du C(itoyen) N..., pastel signé et daté 1800, ainsi que plusieurs autres portraits sous le numéro 144. Le livret de Salon nous apprend que Geneviève

Favart est l'élève du « citoyen Bachelier », c'est-à-dire de Jean-Jacques Bachelier (1724-1806). Il est intéressant de noter que le Salon devient, dès les années 1800, le pivot d'un nouvel espace social, où l'identité d'artiste s'apparente dorénavant aux appartenances d'atelier¹⁰. Peintre animalier de renom, Jean-Jacques Bachelier avait été reçu à l'Académie le 30 septembre 1752 puis comme peintre d'histoire le 1er octobre 1763. Il avait travaillé à de très nombreuses reprises pour le souverain, régulièrement exposé ses œuvres au Salon, collaboré depuis 1751 avec la manufacture royale de porcelaine de Vincennes puis de Sèvres, avant d'être nommé professeur en 1770 et de mettre en place une école gratuite de dessin (pour les garçons) en faveur des métiers relatifs aux arts. En 1789, il s'était engagé dans un projet de création d'une École de dessin pour les jeunes filles afin de leur donner accès à une formation complète aux arts appliqués, mais les événements révolutionnaires l'ont empêché de mener à bien ce projet. Geneviève Favart est donc initiée au métier d'artiste dans l'atelier privé de Jean-Jacques Bachelier, ancien peintre de l'Académie, particulièrement sensible à l'éducation artistique des femmes. Geneviève Favart meurt en 1833 et est inhumée au cimetière de Montmartre. Son inventaire après-décès, dressé le 28 juin 1833 précise « neuf cadres renfermant des portraits, pastels et gravures représentant des portraits de famille et comme tant non sujets à l'estimation ». Plusieurs portraits au pastel de Geneviève Favart sont répertoriés par Neil Jeffares qui note l'influence de l'académicienne Adelaïde Labille-Guiard (1749-1803) qui fut aussi peintre en miniature. Le portrait de Charles-Simon Favart représentant la comédie de "L'Anglais à Bordeaux" lui avait d'ailleurs été attribué par erreur à l'Exposition de Cent Pastels en 1908. Nos deux pastels "Jeune dame en robe blanche" et "Portrait de Jérôme Bergerot (1748-1806), avocat au parlement et secrétaire général des Droits réunis", sont signés et datés. Le premier portrait qui date de 1802 ne peut pas être un autoportrait du fait de la jeunesse de la jeune femme. Le portrait de Jérôme Bergerot est daté de 1806, année du décès du modèle. Il pourrait s'agir d'un portrait posthume. Le portrait de la jeune fille, dont le buste se détache sur un fond sombre, est d'une grande fraîcheur et douceur d'expression. Le ruban bleu qui ceinture la robe blanche légère et vaporeuse du jeune modèle est en harmonie avec la couleur des yeux. La taille est haute et froncée comme il est d'usage sous le Consulat, les manches courtes laissent deviner les bras nus et les cheveux gracieusement relevés sur le haut de la tête en boucles encadrent délicatement le visage. Ces deux pastels sont réalisés dans la continuité des maîtres du 18^e siècle, âge d'or de la technique. La perfection a été atteinte avec Liotard, Perronneau et La Tour qui décèdent à la veille de la Révolution. Le pastel, qui semble moins en vogue sous l'Empire pour les portraits au bénéfice de la peinture à l'huile, est souvent considéré comme le médium de l'intériorité. Il sied particulièrement aux artistes féminines, tout comme la miniature. Avec ces deux portraits, Geneviève Favart exprime sa belle maîtrise de la technique du pastel. Ces œuvres témoignent aussi de la place de la femme artiste au début du XIX^e siècle, exposant au Salon mais dont les sujets sont plus naturellement tournés vers le portrait (souvent réalisé dans la sphère familiale ou relationnelle), que la peinture d'histoire qui impliquait pour les œuvres d'histoire antique la maîtrise du nu.



42

Marie-Geneviève FAVART, née Bellot (c. 1760-1830).

Jeune dame en robe blanche, 1802.

Pastel, signé et daté à droite "Mme Favart / pinxit 1802".

H. 59,5 x L. 48 cm.

Dans un cadre rectangulaire de bois doré.

Œuvres de l'artiste dans les collections publiques

- Favart, Geneviève Charles-Simon Favart composant la comédie de L'Anglais à Bordeaux, Salon de 1800, Pastel, 90 x 71 cm, Musée des Beaux-Arts de Béziers.

- Favart, Geneviève Cousin, avocat au parlement de Paris, vers 1788, Pastel, 32 x 24 cm, Musée Garinet, Châlons-en-Champagne.

- Sergent, Antoine Louis François (dit Sergent-Marceau) (Chartres, 1751 - Nice, 1847), graveur, Favart, Geneviève (née Bellot), auteur du modèle, Valentin Haüy, Interprète du Roy et de l'Amirauté en France, 1789, Aquarelle, 24,5 x 17,5 cm, Musée Carnavalet, Paris.

Littérature

- Charles-Simon Favart, Mémoires et correspondance littéraires et anecdotiques, Paris, 1808. Vol. I.

- Paul Ratouis de Limay, Le pastel en France au XVIII^e siècle, Paris, 1946.

- Séverine Sofio, Artistes femmes la parenthèse enchantée XVIII^e-XIX^e siècles, Biblis, cnrs éditions, 2023.

- Neil Jeffares, Dictionary of pastellists before 1800, Online edition.

800/1 000 €

Autoportrait d'une miniaturiste

43

École française du début du XIX^e siècle.

Autoportrait d'une miniaturiste.

Huile sur toile.

Portrait ou autoportrait d'une femme vêtue d'une robe rouge, parée de boucles d'oreille et d'un peigne en corail rouge, assise et peignant une miniature.

Époque Empire.

H. 76,5 x L. 60 cm.

Dans un cadre d'époque, doré à la feuille, à décor de feuilles et glands de chêne.

H. 85 x L. 69,5 cm.

Historique

Bien qu'il ne soit pas aisé d'identifier le modèle représenté, il est plus que probable qu'il s'agisse d'un autoportrait. Ce tableau s'inscrit dans la longue lignée de l'iconographie des femmes artistes se représentant attelées à leur activité. La première œuvre connue de ce genre est l'autoportrait de la peintre flamande de la Renaissance, Catherina Van Hemessen (1528-1565). Elle s'était portraiturée tenant pinceaux et palette devant sa toile sur chevalet. Il s'agit de la première représentation répertoriée de l'autoportrait d'un artiste à l'œuvre. Mais que ce soit une femme qui réalise le premier portrait de ce genre n'est pas anodin : en effet, plus qu'une simple reproduction de son image, il s'agit d'une affirmation de soi comme femme et artiste, et d'un témoignage pour l'avenir.

Ce sujet connaît une grande postérité à compter du XVIII^e siècle auprès des femmes peintres, qui se représentaient presque toujours dans l'exercice de leur travail ou palette et pinceaux à la main, comme les fameuses Elisabeth Louise Vigée ou encore Adélaïde Labille-Guiard.

Considérées comme plus délicates et minutieuses, les femmes étaient essentiellement réputées dans la peinture de portraits et de fleurs. La transition vers la miniature et la nature morte était donc tout à fait naturelle, et ces domaines étant très lucratifs, ils permettaient à l'artiste de vivre de son art. Ainsi trouvait-on nombre de femmes parmi les miniaturistes et les peintres de natures mortes, qui s'assuraient de cette manière leur autonomie financière.

Littérature

- BONNET Marie-Jo, « Femmes peintres à leur travail : de l'autoportrait comme manifeste politique (XVIII^e-XIX^e siècles) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2002/3 (n°49-3), pp. 140-167.

- SOFIO Séverine, *Artistes femmes, La parenthèse enchantée XVIII^e-XIX^e siècles*, CNRS éditions, 2016.

1 000/1 500 €



Elisabeth Louise Vigée Le Brun
Autoportrait, après 1782
Huile sur toile.
97,8 x 70,5 cm
National Gallery, Londres.



Catharina Van Hemessen
Autoportrait, 1548
Tempéra sur bois.
32 x 25 cm
Kunstmuseum, Bâle.





Marie-Victoire Jaquotot (1872-1855)
Autoportrait (esquisse)
Graphite, papier.
34,5 x 28 cm
Cité de la céramique, Sèvres.

Étienne-Charles Le Guay, est un artiste parisien, peintre sur porcelaine et miniaturiste. Il reçut l'enseignement de Joseph-Marie Vien (1716-1809) à l'Académie royale, fondateur de l'école classique moderne, ce dernier ayant enseigné à de nombreux élèves comme Regnault ou David. Après avoir dirigé la production de la manufacture de porcelaine Dihl et Guérhard à Paris pendant la Révolution française, Le Guay sera considéré comme le meilleur peintre de figure de la manufacture de Sèvres au début du XIX^e siècle.

Il expose au Salon entre 1795 et 1819, son œuvre se révélant accordée au goût précieux du Consulat et de l'Empire. Peintre à la Manufacture de Sèvres de 1778 à 1840, il est renommé pour avoir orné un vase "étrusque" monumental de la manufacture de Sèvres d'une frise de 2,05 m représentant le cortège nuptial de Napoléon 1^{er} et de Marie-Louise traversant la grande galerie du Louvre. Le vase est aujourd'hui détruit, mais le modèle de la frise, une aquarelle de B. Zix, est conservée au cabinet des dessins du Louvre.

Littérature

- Demmin, August (1817-1898), Guide de l'amateur de faïences et porcelaines : poteries, terres cuites, peintures sur lave, émaux, pierres précieuses artificielles, vitraux et verreries. Partie 2, Vve J. Renouard (Paris), 1867.
- Camille Mauclair, Les Miniatures de l'Empire et de la Restauration, Portraits de femmes, Paris, Ed. Piazza, s.d. (1913).
- Raphaël et l'art français, Catalogue d'exposition, Paris, Galerie nationale du Grand Palais, 15 novembre 1983 - 13 février 1984, Ed. de la Réunion des musées nationaux, 1983.
- Anne Lajoix, Marie-Victoire Jaquotot, 1772-1855, peintre sur porcelaine, Paris, Le Trait d'Union - Florence Hatier, 2006.
- Nathalie Lemoine-Bouchard, Les peintres en miniature actifs en France, 1650-1850, Les éditions de l'Amateur, 2008.
- Charles Gabet, Dictionnaire des artistes de l'école française au XIX^e siècle, Madame Vergne, 1831.
- Henry Guédy, Nouveau manuel complet de peinture à l'aquarelle : contenant première partie, aquarelle... deuxième partie, miniature... L. Mulo, Paris, 1903.
- E. Benezit, Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs, Gründ, 1999.
- Bernard Dragesco, « Les Vases étrusques de la princesse Pauline », Sèvres, Revue de la société des amis du musée national de céramique, 2020, N°29.

Quelques œuvres d'Étienne-Charles Le Guay dans les collections publiques

- Portrait de Marie Victoire Jaquotot, assise sur un divan, miniature sur ivoire, Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques.
- Portrait de femme portant une robe blanche, miniature sur ivoire, Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques.
- Jeune femme à demi-couchée dans un parc, avec son enfant, miniature sur ivoire, Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques.
- Portrait du peintre et de sa première femme, miniature sur ivoire, Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques.
- Portrait d'Adam Hippolyte de Fabroni, âgé de douze ans, miniature sur ivoire, Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques.
- Jeune fille assise dans un paysage, miniature sur ivoire, Paris, musée du Louvre, Département des Arts graphiques.
- Sapho, plaque de porcelaine, 33 x 23 cm, signé et daté 1814, musée d'art Roger-Quilliot, Clermont-Ferrand.
- L'Amour gravant sur un arbre le nom de La Vallière, peinture, Musée Magnin, Dijon.
- Psyché abandonnée, assiette du « service à marli d'or » 1812, Sèvres, Cité de de la céramique.
- Paire de "Vases Étrusques carafes", porcelaine, Sèvres, Cité de la céramique.
- Coupe à pied ; Tasse, dessin, Sèvres, Cité de la céramique.
- Les trois Grâces : Élément décoratif [Vase], dessin, Sèvres, Cité de la céramique. - Portrait d'une femme inconnue, miniature sur ivoire, New-York, Metropolitan Museum of Art.
- Portrait d'une femme inconnue, miniature sur ivoire. Stockholm, National Museum.
- Marie-Victoire Jaquotot, miniaturiste, Nicolas Jean Otthenin d'après Étienne-Charles Le Guay, miniature sur ivoire, Stockholm, National Museum.



Un rare portrait de Marie-Victoire Jaquotot par Le Guay



Etienne-Charles LE GUAY (1762-1846)
Portrait de Marie-Victoire Jaquotot,
assise sur un divan
Miniature sur ivoire signée, entre 1794
et 1801. 19 x 13,5 cm
Musée du Louvre.

44

Étienne-Charles LE GUAY (Sèvres, 1762-Paris, 1846)

Portrait de Marie-Victoire Jaquotot (entre 1794 et 1801).

Importante miniature rectangulaire la représentant en buste de trois-quarts d'après le "Portrait de Marie-Victoire Jaquotot, assise sur un divan", du même artiste.

Petits manques et accidents.

H. 13 x L. 10 cm.

Dans un cadre rectangulaire en bois doré à palmettes.

Cadre : H. 20,5 x L. 17,5 cm.

Historique

Marie-Victoire Jaquotot (1772-1855), peintre sur porcelaine, fut l'élève puis la seconde épouse en 1794 d'Étienne-Charles Le Guay, dont elle divorça en 1801. Elle est peinte à la manufacture de Sèvres entre 1801 et 1842. Elle expose ses peintures sur porcelaine au Salon entre 1808 et 1836 et y obtient la première médaille d'or décernée à la peinture sur porcelaine. En 1816, Marie-Victoire Jaquotot reçoit le titre de "premier peintre sur porcelaine du cabinet du Roi", titre qui lui permet d'ouvrir un atelier privé dans lequel elle enseignera pendant près de vingt ans la peinture sur porcelaine, notamment à Marie-Adélaïde Ducluzeau (1787-1849) qui sera aussi peintre à Sèvres.

Lorsqu'elle était employée à la manufacture de Sèvres, Marie-Victoire Jaquotot a peint un grand nombre de pièces qui peuvent figurer parmi les meilleures peintures sur porcelaine ; selon Le Guide de l'amateur de faïences et porcelaines publié en 1867 : "C'est elle qui peignit le service de dessert donné à l'empereur Alexandre, et la série des portraits des rois, qui appartenait à la cour. On peut citer de cette artiste : La Belle Jardinière, d'après Raphaël ; Anne de Clèves, d'après Van Dyk ; Wellington ; Napoléon 1er ; Lady Darnley ; la comtesse Woronzof ; la duchesse d'Orléans ; la duchesse de Berry ; la comtesse Lorges, etc."

Si Madame Jaquotot connaît la célébrité dans toute l'Europe avec ses copies de tableaux des vieux maîtres comme Raphaël sur plaque de porcelaine, elle entreprend également de copier des œuvres de peintres contemporains à partir de 1821, comme l'Amour et Psyché de François Gérard, qu'elle présente avec succès au Salon de 1824.

Dans le tableau "Charles X distribuant les récompenses à la suite du Salon de 1824" de François-Joseph Heim, commandé à l'issue de l'évènement, Marie-Victoire Jaquotot figure au premier plan de la composition, juste derrière le roi ; cette place d'honneur illustre bien la reconnaissance acquise par cette artiste talentueuse. Le musée du Louvre conserve l'exceptionnel coffret de la tabatière de Louis XVIII, œuvre la plus prestigieuse sortie des ateliers de Sèvres sous la Restauration. Destiné à contenir la tabatière du roi, il abrite également vingt-quatre miniatures sur porcelaine de Marie-Victoire Jaquotot enchâssées sur le couvercle.

Notre miniature sur ivoire est une variante en buste d'une autre d'Étienne-Charles Le Guay, "Portrait de Marie-Victoire Jaquotot, assise sur un divan", peinte par entre 1794 et 1801 et conservée au Musée du Louvre (inv. RF 30768). Le peintre représente son épouse en train de consulter des estampes, parmi lesquelles on reconnaît la figure de la Mansuétude, l'une des vertus peintes par Raphaël dans la chambre de Constantin. Elle tient également à la main une gravure de La Vierge à la chaise, autant d'éléments témoignant de l'admiration de l'artiste pour Raphaël. Marie-Victoire Jaquotot s'est effectivement particulièrement illustrée dans ses copies d'après Raphaël. Sa maîtrise des couleurs céramiques, alliant la brillance des teintes et le velouté des carnations, fait également d'elle une figure phare de la recherche de peinture inaltérable d'Alexandre Brongniart, avec les copies peintes sur des grandes plaques de porcelaine, plaques ensuite encadrées comme des tableaux. Dans cette version plus recentrée et moins détaillée, Le Guay joue sur la blancheur du support pour donner au portrait de son épouse "une enveloppe lumineuse légèrement éthérée". Camille Mauclair qualifie même cette œuvre de délicieuse : "la jeune miniaturiste y apparaît fort jolie". Dans cette miniature cadrée sur le buste et qui ne montre plus ni le décor de colonne et de draperie à l'arrière-plan, ni le divan, ni même les estampes consultées, la jeune femme, toute de blanc vêtue, la tête recouverte d'une voilette de gaze, est une silhouette presque vaporeuse, nimbée d'un voile ivoire. Elle se détache sur un fond sombre, son visage est subtilement nacré et son regard fixe avec douceur le spectateur. Toute la délicatesse et la limpidité de l'art de Le Guay s'expriment dans cette sublime miniature. Le peintre semble avoir réalisé plusieurs variantes de cette pose, puisqu'une troisième version fut présentée en vente, à Londres chez Christie's, le 10 décembre 2002, lot 173 (adjugée 31,070 £).

15 000/20 000 €



Etienne-Charles LE GUAY (1762-1846)
Portrait de Marie-Victoire Jaquotot, assise sur
un divan
Miniature sur ivoire, non signée, entre 1794 et
1801. 19,7 x 13,8 cm
Vente Christie's, 10 décembre 2002, lot 173
Collection particulière.



Un portrait présumé de Marie-Victoire Jaquotot



45

Étienne-Charles LE GUAY (1762- 1846)

Portrait présumé de Marie-Victoire JAQUOTOT, vers 1794.

Miniature ovale, signée en bas à gauche au-dessus de l'épaule "Le Guay" en rouge.
H. 3 x L. 2 cm.

Dans un médaillon pendentif ovale en or 750 millièmes, anciennement monté en broche

Poids brut : 5,07 g.

Conservée dans un écrin gainé de maroquin rouge de l'époque. L. 5 cm.

Historique

Étienne-Charles Le Guay a réalisé plusieurs portraits de son épouse l'artiste Marie-Victoire Jaquotot qui sont parvenus jusqu'à nous. Le plus connu est "Le portrait de son épouse, assise sur un divan", une miniature sur ivoire conservée au musée du Louvre. Par analogie avec les différentes représentations de Marie-Victoire Jaquotot, nous pensons reconnaître dans cette miniature le buste de la femme de l'artiste avec l'air gracieux de ce visage ovale, ses yeux en amande, ce nez droit et ce regard d'une grande douceur.

La qualité de ce portrait est remarquable, c'est une prouesse technique en termes de miniature. Le buste du modèle se détache sobrement sur un fond haché à petits traits. La matière lui servant de fond, l'artiste joue sur la transparence diaphane de la matière pour rendre lumineuse la teinte de la carnation, délicatement mise en valeur par un décolleté en transparence, recouvert d'une étoffe légère. Les bandeaux rouges dans les cheveux sont un rappel de la bouche pulpeuse, et animent le portrait par ces touches de couleur vive : "Comme ce genre tend à une certaine froideur, il faut bien se garder de le finir d'une manière léchée ; des touches vives et justes doivent réveiller et animer ces travaux".

Parmi les différentes représentations de la peintre, la Cité de la céramique à Sèvres conserve un autoportrait de Marie-Victoire Jaquotot (voir illustration). Un autre portrait présumé de Marie-Victoire Jaquotot par Le Guay est passé en vente chez Christie's, New York en 2018 : il s'agissait d'un dessin à la craie noire et blanche (voir illustration). Une miniature sur ivoire de Nicolas-Jean Otthenin (actif vers 1800-1817) d'après Etienne-Charles Le Guay est passée en vente en 2015 dans la même maison de ventes (voir illustration). Elle a été acquise par le National Museum de Stockholm. Elle représente le portrait de Marie-Victoire Jaquotot, vêtue d'une robe blanche, d'un châle mauve à bordure de fleurs, d'un turban blanc enroulé autour de ses cheveux et d'un bandeau rouge. Son buste se détache sur un fond de paysage. L'original de cette œuvre réalisée par Le Guay est actuellement dans une collection particulière.

2 000/3 000 €



Une nature morte aux fleurs par Euphémie David

46

Euphémie Thérèse Louise DAVID (1823-1883), née DIDIEZ.

Nature morte aux vases de fleurs.

Huile sur toile.

Signée en bas à gauche "E. David".

H. 65,5 x L. 54 cm.

Historique

Euphémie Thérèse Louise Didiez est une peintre parisienne spécialisée dans la peinture de fleurs. Elle est l'élève de Jacques-Luc Barbier-Walbonne, puis de Theude Grönland qui lui transmet très certainement sa passion des vases des fleurs. Elle expose régulièrement aux Salons de 1848 à 1852 sous le nom de Didiez puis sous celui de David à compter de son mariage en 1852 avec François Victorien David (1819-1894). Elle réalise de nombreux travaux d'illustrations pour des ouvrages scientifiques pour lesquels elle exécute des planches dépeignant différentes espèces. Nous pouvons citer à titre d'exemple sa représentation de la Némophile-Gaillarde tricolore dans l'Album de fleurs publié par Tollard en 1854 ou encore ses planches de Capucines de Canaries- Arcotis à hampe courte, Anémones simples et Whitlaire à grandes fleurs Giroflée de Mahon dans une publication intitulée Flore des plantes de pleine terre, imprimé par Villain en 1854.

Littérature

Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays par un groupe d'écrivains spécialistes français et étrangers, E. Bénézit, Librairie Gründ, 1999.

800/1 000 €





MILLON¹⁹²⁶

Expert

Maxime Charron

contact : sh@millon.com

*Souvenirs
Historiques*

Vendredi 24 novembre 2023

Drouot, Salle 9

à 11h & 14h



